

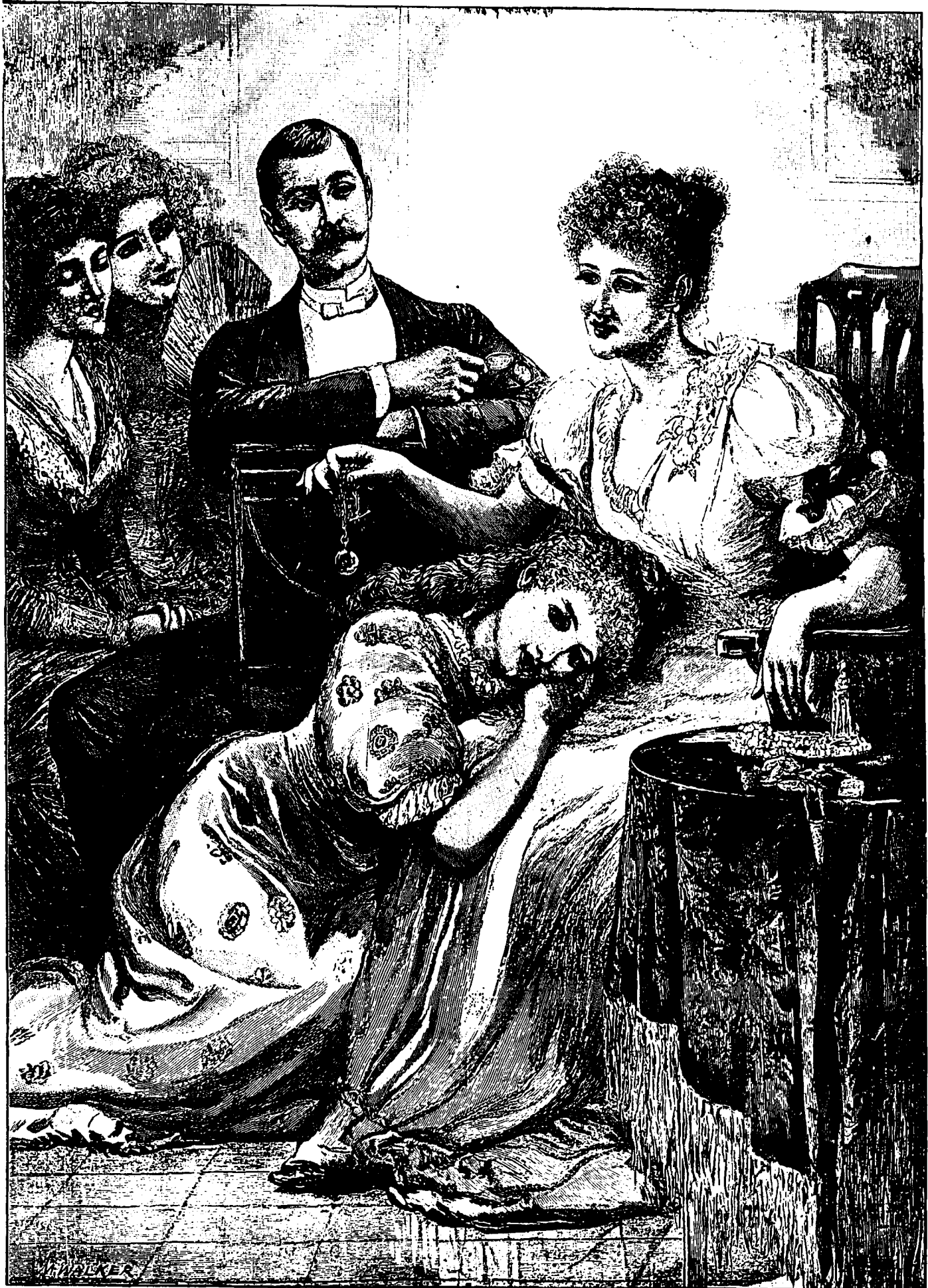
Le Samedi

VOL. IV - NO. 32

MONTREAL, 14 JANVIER 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 Cts

UNE HEURE SOLENNELLE



LE RACHAT DES GAGES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
Cie, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 14 JANVIER 1893



C'est le Sarrasin qui a introduit le riz en Europe. Simple échange de politesse.

Il n'y a pas de doute que la plume est plus dangereuse que l'épée entre les mains d'un novice.

Quand une maison tombe, n'y a qu'une seule chose qui ne puisse blesser l'occupant : c'est le loyer.

L'individu assis sur la clôture peut toujours tirer un sillon plus droit que celui qui tient la charrue.

Si les hommes en savaient aussi long que ce que leurs mères leur supposait lorsqu'ils étaient bébés, il ne serait plus nécessaire de faire des livres.

Il est constaté que Christophe Colomb a déclaré préférer découvrir dix continents américains plutôt que de trouver le bouton de collet qu'il a échappé en s'habillant.

Votre vie sera bien plus longue si vous ne prenez pas de boissons, ne fumez pas et ne jouez pas aux cartes. Vous vous en apercevrez vous-même par la longueur de vos soirées.

Une des grandes fabriques de savon se contente de la réclame suivante : " Nous n'annonçons que dans les journaux, parce que ceux qui ne lisent pas ne se servent jamais de savon.

Question légale : Un débiteur plaide actuellement la nullité d'un billet promissoire ainsi conçu : " Deux noix après cette date, je promets etc. " On demande l'échéance de ce billet.

La question des servantes commence à se simplifier. Maintenant, elles n'ont plus qu'un point à régler : " Quelle est l'après-midi, dans la semaine, où je serai obligée de rester à la maison. "

Il y a une grande différence entre la fermeté et l'obstination. La fermeté est simplement la persistance à maintenir notre opinion. L'obstination est la persistance des autres à combattre cette opinion.

PAS SI MAL QUE CELA



Lui.—Vous avez, pourtant, été en amour avec lui, autrefois ?

Elle.—Ce n'était pas si sérieux que cela. Nous n'étions que fiancés.

MOTS D'ENFANTS

Le prétendant.—Crois-tu que ta sœur Amélie éprouverait de la peine si elle se mariait et te laissait ?

Bébé, (la terreur de la maison).—Oui, je vous crois ; elle m'a dit qu'il y a longtemps qu'elle serait mariée si je n'avais pas été là !

IMPOSSIBLE

Le père.—Je lis dans tes yeux que tu dis un mensonge.

Bébé.—Ça, papa, c'est impossible, tu ne peux pas lire sans lunettes.

CONFIDENCES DE LA BASSE COUR

Premier œuf.—Qu'est-ce que tu vas devenir quand tu seras grand.

Second œuf.—Un poulet je suppose ; et toi ?

Premier œuf.—Moi j'ai bien peur que mes parents me gâtent ; et je ne pourrai jamais aller plus loin qu'à un orateur de husting.

GUÉRISON A L'HORIZON



Sacapoil, (rentrant à 3 heures du matin). — Par les cinq cents cornes du diable, qui a mis ces brochettes dans l'escalier ?

Voix affectueuse d'en haut.—C'est moi, cher ; je voulais être réveillée à ton arrivée pour soigner ton rhume.

AMÉNITÉS INTERNATIONALES

Deux étrangers, un allemand et un français, sont assis en face l'un de l'autre dans un restaurant.

L'allemand.—Pardonnez-moi, monsieur, mais n'êtes-vous pas français ?

Le français.—Oui, mousieur ; à quoi le devinez-vous ?

L'allemand.—A ce que vous mangez beaucoup de pain.

A la fin du dîner :

Le français.—Monsieur, n'êtes-vous pas allemand ?

L'allemand.—Parfaitement ; comment voyez-vous cela ?

Le français.—Parce que vous avez mangé énormément de tout.

BIEN VRAI

Mr. Nezrond.—Ma chère cousine, on ne peut jamais faire trop de cas des moindres détails ; ce sont les plus petites choses qui disent le plus.

Alice.—Je le sais, j'ai trois petites sœurs.

LE LANGAGE DES PIEDS



I

Avant un pari d'élection.



II

Après.

LA MAJESTÉ D'UN LION

Un jeune élégant faisant sa toilette du matin, demande à son domestique noir :

—Eh ! bien, mon vieux Sambo, comment me trouves-tu ?

—Magnifique, splendide, répond Sambo.

—Penses-tu que je vais faire fureur ?

—Monsieur, vous avez l'air d'un vrai lion.

—Un lion ! Tu n'en a jamais vu.

—Jamais vu ? Tous les matins je vois notre voisin à cheval sur un lion.

—Ce n'est pas un lion, cela, mon pauvre ami, c'est un âne.

—Vrai ! N'importe ! C'est à cela que vous ressemblez.

PAS D'ESPOIR

Bouleau.—Comment sais-tu, mon cher, qu'elle ne t'épousera pas ?

Rouleau.—Par son passé ; elle n'a jamais encore épousé personne.

AMOUR FILIAL

Le bourgeois.—Dites donc, Pierre, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

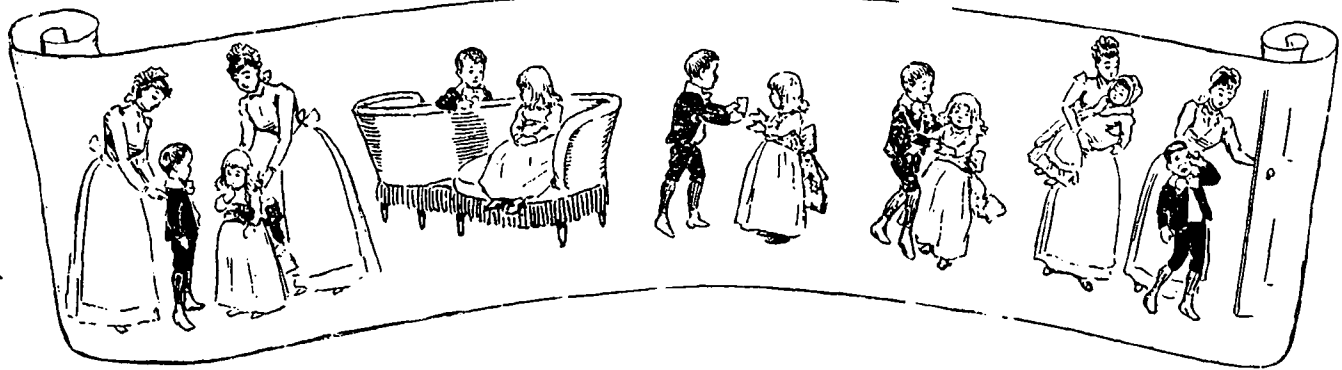
Pierre.—Mais monsieur, vous savez bien que j'ai ma vieille mère à supporter. Il faut que je lui achète des chaussures et des bas. Si je me mariais, ça serait à ma femme que je les donnerais, et vous comprenez, monsieur, que j'aime trop ma pauvre mère pour lui ôter tout cela de la bouche.

LA VIE PRATIQUE

La maîtresse de maison.—Marie, voyez la poussière sur ces meubles. Qu'est-ce que je vais en faire ?

Marie.—Comme moi, madame ; n'y faites pas attention.

L'HISTOIRE DE LA VIE EN MINIATURE

I
Entre cousins et cousines.II
Donés des meilleures dispositions.III
La galanterie persomifiée.IV
Avec tout le flirt qu'il faut.V
Mais, hélas ! L'heure fatale du petit lit.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Dernier écho de la grève de Carmaux, entendu à la chambre :

—L'arbitre n'eût pas dû être M. Loubet, mais M. Pasteur.

—M. Pasteur ?

—Dame ! puisque la grève est une maladie du charbon !

Cueilli dans l'album intime d'un abruti :

—Il est bien entendu, n'est-ce pas, que ce sont les poules qui pondent les œufs ; alors pourquoi cette expression bizarre : manger un œuf à la coq ?

C'était un aimable homme que le marquis d'Hervey de Saint-Denis qui vient de mourir.

On le rencontrait souvent chez Cham, dont il était un peu parent, et il accueillait avec une souriante bonhomie les plaisanteries que le caricaturiste lui décochait à propos de son cours de chinois.

Il était même le premier à se railler avec bonne grâce.

—Enfin, lui demandait Cham un jour, est-ce que vous avez quelquefois des auditeurs ?

—Oui, les jours d'averses.

Jamais moment ne fut plus propice pour rappeler un mot du légendaire président Dupin.

En 1848, il disait déjà :

—Sur 758 représentants du peuple, il y en a 700 qui prennent et 50 qui comprennent !

En face d'une Faculté de droit de province, un brave Alsacien s'est établi marchand de vins, et il fait peindre sur son enseigne un éléphant debout sur ses pattes de derrière, avec ces mots audessous :

A l'éléphant en droit.

—Dis donc, Jules, quand tu rentres comme ça tard, que dis-tu à ta femme ?

—Moi ! je lui dis bonsoir, le reste c'est elle qui le dit !

Pensée d'un emballer :

—Il y a des gens qui préféreraient descendre du singe que du cinquième par la fenêtre.

Nos domestiques :

—Vous voulez me quitter, Justine ? Pourquoi ? Quel est le mobile qui vous pousse à cela ?

—Madame, ce n'est pas un mobile, c'est un cuirassier.

Épithaphe de M. Ricard

Ci-git, tué par Panama,
Celui qui, jusqu'à fin novembre,
Servit, comme belle Fatma,
De tête de Turque à la Chambre.

Mot de la fin :

Maxime chinoise.

Pauvre thé est vice !

Dans un grand magasin :

—Nous avons ici, madame, un très joli assortiment de mantilles brodées de jais.

—Tiens ! je croyais que le jais n'était plus à la mode ?

—Mais, pardon, madame, la passementerie à jais continue.

En Cour d'assises :

Le président.—Enfin, vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait ?

L'accusé.—C'est vrai, monsieur le président ; mais je lui expliquais quelque chose, et, comme elle ne comprenait pas, dame ! je l'ai mise sur la voie !

Un savant français des plus renommés. Il est membre de l'Institut, est aussi connu par ses distractions que par ses ouvrages.

L'autre jour, notre savant était à sa table de travail, tout au feu de la composition. Tout à coup sa domestique se précipite dans son cabinet et s'écrie, au milieu de sanglots :

—Monsieur ! je suis perdue ! Ah ! quel malheur ! je viens d'avaler une aiguille.

Et le savant, sans se troubler, de répondre à l'infortunée :

—Tenez, en voilà une autre !!!

Ballandard est à table, lorsqu'il reçoit la visite de certain pique-assiette qui, tout en le bourrant de compliments, lorgne du coin de l'œil un superbe poulet mollement étalé sur un lit de gelée blonde :

—Ah ! fait Ballandard souriant, prêt à entamer la bête, je vois que vous aimez le poulet froid ?

—Dame...

—Eh bien ! mon ami, si vous l'aimez froid, il faut le faire cuire la veille.

REMORDS ÉTERNEL



Penoute.—As-tu jamais rêvé, toi, Pilote ?

Pilote.—Oui, une fois. J'ai rêvé que j'étais chez le pape et il m'offrait des rafraîchissements. Je lui dis que mon goût c'était du rhum. Il me demanda : "Chaud ou froid." Je répondis : "Chaud." Le temps que ça lui prit de descendre à la cuisine, pour l'eau chaude, je me réveillai. Dire que si je l'avais pris froid, je l'aurais eu !

Le jeune Gaston examine avec curiosité la couvée de deux superbes serins hollandais que possède sa tante.

—Dis donc, tante, demande l'enfant, où sont-ils nés, ces petits-là ?

—Mais ici, dans cette cage, il y a huit jours.

—Mais alors, est-ce qu'ils sont tout de même hollandais ?

Guy Bollard, réintégrant son domicile vers la deuxième heure du matin, aperçoit un groupe entourant un homme vraisemblablement mort.

—Le malheureux, lui explique-t-on, a succombé à une attaque d'apoplexie.

—Toujours des attaques nocturnes, alors ! répond Guy Bollard terrorisé.

Entre Bohèmes :

—Pourquoi étales-tu cette clef de montre sur ton gilet puisque ton chronomètre est au clou ?

—Mon cher, c'est pour me remonter le moral.

Instance en divorce.

Le président du tribunal essaie de réconcilier les époux :

—Comment voulez-vous que je prononce le divorce contre vous ? Vous ne vous êtes même jamais battus !

Le mari, avec un soupir :

—Ce n'est pourtant pas les occasions qui nous ont manqué.

Les belles-mères :

X..., qui vient d'enterrer la sienne, a fait graver sur sa tombe :

Elle ne voulait que mon bonheur ;
Sa mort l'a bien prouvé.

Maman et papa, ayant à faire des visites, ont laissé Mlle Claire à la maison.

Le soir :

—As-tu été bien sage ?

—Oui, papa.

—Tu ne t'es pas ennuyée toute seule ?

—Non, maman. Quand j'allais m'ennuyer, je jouais à "comme si j'étais plusieurs."

Examen de médecine :

—Qu'ordonneriez-vous à une personne ayant avalé une forte dose d'arsenic ?

—De mettre son testament en règle, monsieur.

En sortant du théâtre, Calino passe devant le vestiaire.

—Vous n'avez pas de parapluie, ce soir, M. Calino, demande la préposée ?

—Non, madame, et c'est fort heureux.

—Pourquoi donc ?

—Si j'en avais un, je ne pourrais pas le retirer : je n'ai pas de numéro !

Bob et M. l'abbé, son précepteur :

—M'sieur l'abbé, l'Éternel, c'est-y un homme ou une femme ?

—Ni l'un ni l'autre, M. Bob.

—Alors pourquoi papa parle-t-il toujours de l'Éternel féminin ?

VOLEUR VOLÉ



près le règne du belliqueux Ahmed Bey, la brillante armée organisée par ce souverain fut promptement délaissée, les ressources du trésor Tunisien ne permettant plus de subvenir aux dépenses qu'elle nécessitait. Les troupes régulières furent, en majeure partie, licenciées ; Quant aux *zouaous* et *hanéfias* — soldats irréguliers que le Bey employait, par intermittences, pour réprimer les révoltés et opérer la levée des impôts — ils se lassèrent, pour la plupart, d'at-

tendre en vain le paiement de leurs arriérés de solde, et ils s'affranchirent bientôt d'un service trop rarement rétribué.

Cela eut pour conséquence de doter le pays d'un grand nombre de rôdeurs, demi-brigands, qu'avait effrayés la perspective de retourner aux dures besognes de la culture, après avoir goûté le noble métier des armes, et qui infestèrent la campagne aux environs de Tunis, durant de longues années.

Ces individus vivaient de rapines modestes, d'extorsions timidement faites et facilement subies ; s'aventurant peu, vivant par petits groupes, prélevant sur les biens des paisibles et craintives populations une dîme point trop lourde ; peu inquiétés, d'ailleurs, et peu féroces, ils avaient su prendre leur place au soleil, en se faisant tolérer, sinon craindre. Le campagnard tunisien avait tellement l'habitude d'être grugé par les collecteurs d'impôts ; de temps immémorial, il se laissait tondre de si près que l'intervention de ces nouveaux pillards le laissait presque indifférent : ce que ceux-ci prenaient, les agents du fisc ne l'avaient pas ; et, sachant par expérience qu'il devait être, qu'il serait constamment dépouillé, peu lui importait, en somme, que ce fût par les *laskars* du souverain ou par des particuliers agissant pour leur propre compte personnel.

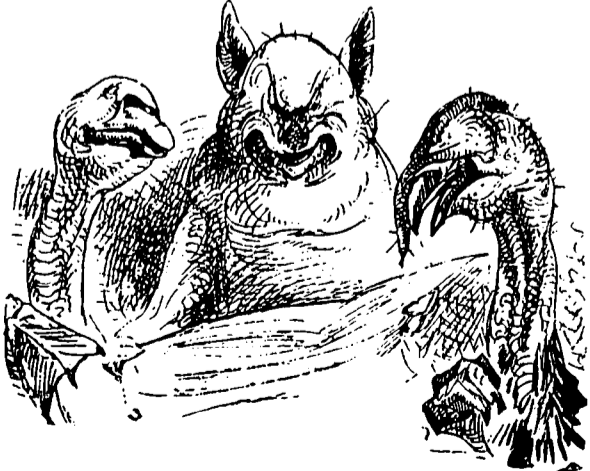
Les rapports entre les anciens guerriers d'Ahmed et les agrestes

APRÈS LES FÊTES



Porcus, (Usual. Édition du soir). — Ha ! La gazette annonce qu'il y a eu une telle consommation de dinde, cette année, que l'approvisionnement ordinaire est disparu... Hum ! Cela veut dire, mon cher Gloulou, que tu feras bien de prendre une assurance sur la vie.

— "Quant aux oies, le marché est à peu près épuisé"... Ça, c'est pour toi, Cancan. Ton biscuit est fait.



— "on peut ajouter sans crainte que..." hein !...



— "...qu'il va y avoir une disette de lard..." Le fieu journal bête. Je me désabonne.

LES PASSE-DROITS



Lui — Encore ton caniche qui a fait des siennes dans le cabinet de toilette... Ah ! si c'était moi, tu n'aurais pas assez de reproches à me crier...

populations par eux exploitées étaient donc devenus relativement social'es. Le temps et l'habitude avaient adouci les premiers heurtlements. Les guerriers, grâce aux heureuses dispositions qu'ils avaient rencontrées chez leurs pourvoyeurs involontaires, avaient bientôt perdu les ardeurs sanguinaires que leur précédent état pouvait leur avoir léguées. Ils s'étaient humanisés, amolis, exerçaient leur nouveau métier sans passion, sans âpreté, presque sans violence.

Cela valait mieux ainsi, et chacun y gagnait : eux, d'être plus tranquilles et moins chargés de besogne ; et leurs victimes d'être moins durement pressurées.

II

Abdemar regagnait, un soir, la maison de son maître, cachée dans un repli de terrain, à la base du Djebel Ahmar.

Il allait, commodément assis sur son âne, par dessus le bât qui supportait deux volumineux coussins. Sa pose était telle qu'il pouvait, sans remuer la tête, voir d'un œil les oreilles et de l'autre la croupe de sa monture : position com-

mode.

Il allait ainsi, les jambes ballantes, lentement ballotté, et nasillant, sur un rythme éperdu, des bribes d'une mélodie indéfinie.

Les dernières lueurs du crépuscule, à peine éteintes, venaient de faire place à la clarté lunaire ; une lumière tendre et mate enveloppait tout d'une blancheur calme et mystérieuse. Le repos majestueux s'épanouissait dans l'air, aux approches de la nuit : les bruits, les murmures assourdis allaient s'affaiblissant. C'était l'heure pleine de solennité où la nature paraît se recueillir avant de se livrer au sommeil.

Abdemar, l'esprit vague, et pénétré de la joie grave et douce qu'inspire aux âmes sensibles la splendeur des nuits africaines, se laissait aller à la rêverie, ne chantant plus qu'à mi-voix, machinalement, obéissant sans s'en douter à un sentiment de religieuse retenue.

L'âne marchait son chemin tranquillement, en brave bête qui connaît son devoir et sait l'accomplir. Pourtant, comme il passait près d'un bouquet d'oliviers, il s'arrêta tout court. En même temps, une poigne dure et rudement lancée projetait Abdemar à bas de son siège.

Notre individu tomba sur ses pieds et s'étant retourné, se trouva face à face avec un grand diable à mine suspecte.

Le personnage s'était détaché d'un arbre ; il avait empoigné l'âne par la bride. Ses intentions se lisaient dans son regard, d'une façon alarmante ; et, sans laisser Abdemar prolonger ses réflexions, il l'invita charitablement à faire place nette.

— Va-t'en ! lui dit-il.

— Abdemar, hébété, interrogeait vaguement :

— Pourquoi !... pourquoi !

— Va-t'en ; ça vaudra mieux.

Le malheureux *Khedime* ne comprenait pas, ou plutôt comprenait trop ; il cherchait à se dissuader, comme s'il n'était

CORRUPTION FORCÉE



Le Juge. — Ainsi, vous admettez avoir acheté le témoin.
L'Accusé. — Oui, Votre Honneur.
Le Juge. — C'est un aven horrible.
L'Accusé. — Pas tant que cela, Votre Honneur. Je l'ai payé pour lui faire dire la vérité. La partie adverse l'avait acheté pour le contraire.

pas bien certain de la réalité de ce qui lui advenait... L'autre répétait :

— Allons ! va-t'en, et ne dis rien...
 Il tenait à la main un pistolet long comme un fusil d'enfant. Abdemar, fasciné par cet engin qu'il ne quittait pas des yeux, inspectait avec inquiétude le bassinet plein de poudre et la pierre à feu, levée et prête à s'abattre. Cependant, et bien qu'il n'eût pas la moindre velléité de résistance, il continuait à par'ementier :
 — Laisse-moi, ouallah ! laisse-moi continuer mon chemin, brave soldat ! Je suis un homme perdu si je rentre sans le bourriquet. Mon maître me battra...
 — Ça n'est égal. Va-t'en !
 — Laisse-moi l'âne ! ô homme...
 — Assez !... interrompit le guerrier, que l'impatience gagnait peu à peu.
 Abdemar vit bien qu'il en fallait prendre son parti, et que les choses finiraient par se gâter, s'il insistait davantage. L'immense pistolet, toujours braqué, lui semblait agité de légers frémissements. Aussi entra-t-il dans la voie des concessions.

— Bon, dit-il ; mais laisse-moi prendre ce qui est dans les couffins.
 — Qu'est ce qu'il y a ?
 — Des étoffes, un haïck que mon Sidi a achetés pour sa fille. Donne-les moi. Si je rentrais sans cela le maître me ferait subir un cruel châtimeut. Donne-les, et je m'en vais.
 Et, comme le malheureux avançait déjà les mains :

— Non, dit l'autre ; rien du tout. Va-t'en !
 Alors Abdemar se désespéra pour tout de bon. Il invoquait Allah, et le prophète, et Sidi-Bou-Meddine. Il essaya, mais sans succès, d'émouvoir son féroce interlocuteur ; il clamait, désolé :
 — Malheureux que je suis !... misérable, meskine !... c'est fait de moi : mon maître va m'exterminer. Rends les étoffes, frère. Tu ne voudrais pas être cause de mon malheur. Je suis un pauvre domestique. Ce ne serait pas bien. Dieu voit toutes nos actions ! Rends-moi les étoffes et le haïck !... Aussi bien, si tu veux venir les reprendre dans la maison, je t'en indiquerai les moyens. Tu vois, tu ne perdras rien, et tu me sauveras la vie. Sois généreux ! Tu veux, dis, ô mon frère ?
 Mais le frère ne paraissait pas du tout disposé à se laisser convaincre. Il poussait déjà l'âne devant lui, pour prendre du champ, lorsque Abdemar eut une idée lumineuse.

— Tiens, dit-il, je te donne mon burnous si tu rends les étoffes.
 — Voyons ton burnous.

Il le lui passa.
 Le guerrier tâta l'étoffe, inspecta le vêtement, d'un coup d'œil ; puis il l'enfourna prestement dans l'un des couffins.
 — Maintenant, grogna-t-il, en jetant sur sa victime un regard tout-à-fait déterminé, maintenant tu vas te taire, et t'en aller, ou tu vas cesser de vivre.

Le malheureux Abdemar était complètement ahuri. L'indignation, la surprise lui étaient l'usage de la parole. Une telle mauvaise foi !... Qu'il prit l'âne et les couffins ; qu'il prit le burnous même, Abdemar l'eût encore admis. Mais ne pas rendre les pièces d'étoffe !... mais garder le haïck !... Pareille scélératesse dépassait ce que pouvait digérer le bon *Khedime* ; et dans ce moment, sous l'impression des colères qui bouillaient en lui, il aurait bien volontiers massacré l'abominable voleur, s'il avait cru pouvoir en venir à bout.

III

De fait, la situation d'Abdemar était vraiment critique. Tout en regardant l'autre greddin s'enfoncer sous bois et disparaître dans la pénombre, une inquiétude à double tranchant se glissait dans son esprit. Confusément, il agitait cette question : Rentrerai-je ou ne rentrerai-je pas ?

S'il rentrait chez son maître, il pouvait compter sur un accueil terrible : le Sidi lui ferait payer chèrement les choses volées.

— S'il ne rentrait pas, il échapperait, pour le présent, à toute correction ; mais aussi il entrerait dans une voie funeste : le maître, homme puissant encore plus que brutal, le dénoncerait à la justice, comme voleur ; il serait recherché par les *zaptiés* (la police), emprisonné et jugé à l'*Ouzara* (la cour), qui sûrement le condamnerait... et Abdemar se voyait déjà relégué à la *caracca* (pénitencier) pour le restant de ses jours, enchaîné par le pied à un compagnon d'infortune, et menant l'existence misérable des forçats.

Cette vision lui fut si désagréable qu'il se lança à la poursuite de son voleur, et le rejoignant :

— Ecoute, lui dit-il, ô mon ami : si je rentre comme cela, mon maître ne voudra pas croire ce qui m'est arrivé ; et, même s'il croit mon récit, il me punira pour ne m'être pas défendu et n'avoir pas défendu son bien. Tu peux me rendre un bon service ; écoute : décharge ton pistolet là, dans ma veste... Je dirai que j'ai été attaqué. Je montrerai la trace du coup de feu ; et il ne pourra plus rien objecter.

— Tu m'ennuies. Vas-tu me laisser la paix ! fit l'autre, inquiet de voir sa victime revenir à la charge.

— Voyons, tu es un homme de cœur ! tu ne voudrais pas qu'il m'arrivât malheur par ton fait. Bénédiction du Prophète ! n'est-ce pas assez de m'avoir dépouillé ! Que vais-je devenir si tu m'abandonnes ainsi ?

Et comme Abdemar insistait, continuant à débiter le flot de son intarissable verbiage et s'attachant aux pas du héros, celui-ci, pour s'en débarrasser, finit par acquiescer à ce qu'il demandait.

Ils prirent leurs dispositions. Abdemar tenait le pan de sa veste tendu ; l'autre approcha la gueule de de son pistolet tout près de l'étoffe et fit jouer la batterie ; un éclair s'alluma et une détonation sourde et molle retentit en fusant légèrement.

— Hé bien ! et la balle ? interrogea Abdemar, en tâtant le vêtement tout noir par la poudre.

— La balle ?... Il n'y en avait pas.
 — Comment cela ?

— Telle est la vérité. Je n'avais pas l'intention de te faire du mal. Il me suffisait de t'effrayer.

— Ah ! reprit Abdemar pensif... ; mais tu as d'autres armes sur toi ?

— Aucune.

— Aucune ?... pas même un couteau !

— Pas même un couteau...

A peine le guerrier sans défiance avait-il laissé échapper ce naïf aven qu'Abdemar se jetait sur lui avec fureur.

La lutte fut courte. Abdemar était robuste et agile.

Il eut bientôt arraché des mains de l'adversaire le pistolet encore fumant. Il l'en frappa rudement sur le crâne. Cette arme, bien anodine dans son emploi primitif, devenait une formidable massue entre les mains d'Abdemar.

L'autre put à peine se défendre ; il chancela, et, tout sanglant, s'écrouta sur le sol, inanimé.

Ce fut ainsi qu'Abdemar reconquit son âne et les précieuses choses que portait celui-ci. Et il s'en alla triomphalement, emportant comme trophée l'arme qui lui avait causé tant de frayeur et fait si peu de mal.

JULES PINARD.

LES COQUILLES D'HUITRES

Vous tous, gourmets et gourmands qui mangez des huîtres, savez-vous ce que deviennent les coquilles que vous jetez si dédaigneusement ?

Recueillies par les écaillères, ces coquilles sont vendues à des industriels qui les écrasent au moyen d'un moulin que fait mouvoir un cheval. Elles sont ensuite mises au pilon, d'où elles sortent bientôt sous la forme d'une poudre grossière dont les fabricants d'eaux gazeuses se servent pour la préparation des gaz et acides carboniques nécessaires aux syphons d'eau de Seltz.

Ce n'est pas tout.

Il arrive, parfois, qu'en détachant l'huître de sa coquille, on brise ce qu'on appelle l'amer : cet amer qui, pendant l'opération dont nous venons de parler, se sépare de la coquille, est recueilli avec soin dans des baquets et sert à la fabrication de certains savons à bon marché.

Ainsi, comme on le voit, rien n'est perdu dans l'huître, et comme le disait le poète académicien Arnaud :

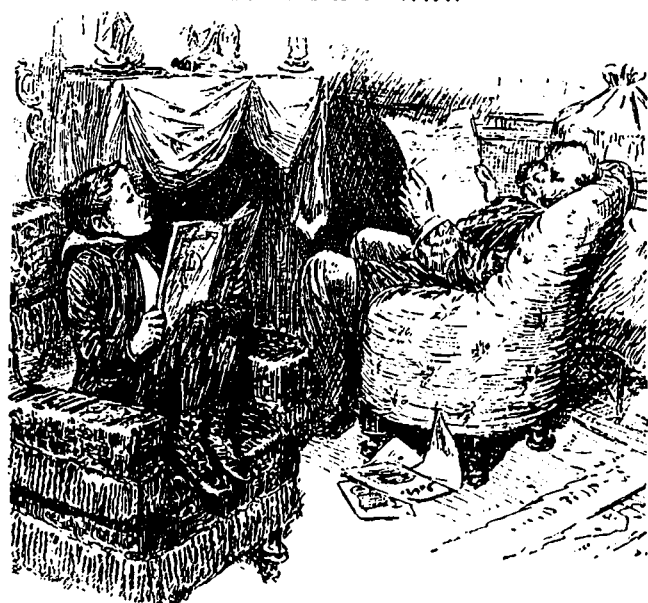
Avec des huîtres
 On est mieux qu'avec des savants ;
 Sans doute on lit moins de chapitres,
 Mais on ne perd jamais son temps
 Avec des huîtres.

RÉCIPROCITÉ LIMITÉE

Lui. — Tiens ma chérie, voici mes étrennes ; vingt-cinq dollars.

Elle (lui remettant trois dollars). — Que tu es bon ; tiens mon amour, voici les miennes et celles de bébé.

PROPOS DE POKER



Toto, lisant. — " Il a cette éloquence qui domine les foules"...
Papa, qu'est-ce que c'est qu'une foule ?
Le papa, distrait. — Mon enfant, une foule, ça bat straight.

Les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets



La tante Tabita.—Quel froid détestable ! Ça gâte tout le teint.

Les nièces.—Au contraire, ma tante, ça nous... (apercevant le nez de la tante) naturellement il y a des personnes à qui ça ne va pas.

UN HOMME PROVIDENTIEL

Une petite ville de l'Ouest, dont la population ne dépasse pas seize mille âmes, fut un matin mise en émoi par la disparition d'un des négociants les plus honorablement connus de la localité. Un homme de cinquante ans, riche, ayant longtemps occupé des fonctions municipales, M. Bourimel, attendu pour dîner par sa famille, n'était pas rentré chez lui. Trois jours se passèrent sans qu'il fut possible de savoir ce qu'il était devenu. Les conjectures allaient leur train. On parlait de ruine, de suicide ! mais le notaire prouva que jamais la situation de M. Bourimel n'avait été meilleure.

Dans la ville habitait un jeune homme absolument insignifiant, M. Anténor Dujardin. C'était un petit goumeux, mince, poseur, qui portait des vestons trop courts et des petits chapeaux aux bords presque invisibles. Fils d'un ancien avoué, il avait dû renoncer, pour cause d'incapacité à succéder à son père ; du produit de la vente de l'étude et des économies de l'officier ministériel décédé, un conseil de famille avait constitué à Anténor huit ou neuf mille francs de rente, qui suffisaient à entretenir son oisiveté. On le voyait, de midi à trois heures et de huit heures à minuit, faisant tranquillement sa partie de piquet dans le petit salon du café militaire, il y prenait deux fois par jours sa demi-tasse, fumant sa pipe d'écumé de mer, noir comme l'ébène, et n'élevant la voix de temps à autre que pour dire à son chien :

—Couchez-là Rambler !

Rambler bâillait de toute la largeur de sa gueule, s'étirait lentement sur ses quatre patres, poussait un gémissement comme pour dire qu'il s'embêtait ferme, et, finalement, allait se coucher sous la banquettes.

Peu après la disparition de M. Bourimel, Anténor Dujardin, muni de son permis de chasse, parcourait des terrains marécageux situés à proximité de la ville quand, tout à coup, Rambler se mit à humer le vent et tomber en arrêt.

—Ici, Rambler ! cria Anténor.

Mais le chien lança un aboiement aigu et saccadé.

—Quelle piste a-t-il éventée ? se demanda Dujardin.

Rambler répondit avec des cris plaintifs.

—Décidément, il y a quelque chose...

Et Anténor s'avança avec précaution jusqu'à un bouquet de joncs qui poussait au bord d'un fossé. Il aperçut alors dans l'eau boueuse un ca-

cadavre à moitié submergé, et, malgré une horrible blessure à la tête, il n'eut pas de peine à reconnaître M. Bourimel.

Pareille émotion n'avait pas encore troublé l'existence monotone d'Anténor. Il prit sa course vers la ville, et arriva tout essouffé chez le procureur de la République, auquel il fit part de sa découverte.

Une heure après, toute la ville était en mouvement. La justice se transporta sur les lieux où était le cadavre de M. Bourimel, qui fut ramené dans une voiture. Une enquête fut ouverte.

—Monsieur, dit le juge d'instruction à Anténor Dujardin, vous allez être premier et peut-être unique témoin dans cette affaire.

—Je le sais, répondit Dujardin d'un ton qui, déjà, laissait percevoir une certaine importance.

—La justice compte sur vous !

—Elle peut y compter.

A partir de ce jour, Anténor devint le héros de la ville. Tout le monde l'abordait pour le presser de questions.

—Comment le cadavre était-il placé !

—La tête était presque sous l'eau, n'est-ce pas ?

—Les habits étaient en désordre ?

—Il y a eu une lutte, sans doute, entre M. Bourimel et l'assassin ?

—Ils étaient peut-être plusieurs ?

—Un si brave homme !

—Un père de famille !

Les questions et les exclamations se pressaient dru comme grêle. Anténor répétait du matin au soir la même histoire, sans jamais se lasser.

—J'étais parti le matin pour tirer les becassines... Arrivé au marais de la Poudrière, je me mis à côtoyer le Fossé-Renaud, quand, tout à coup, Rambler tomba en arrêt au bord de la mare... Je l'appelle ; il n'obéit pas. Je m'avance et figurez vous mon émotion...

—Ah ! monsieur Anténor !

—Ce pauvre M. Bourimel, les jambes raides, la tête fendue...

—Quelle horreur...

—Je suis revenu en courant à la ville.

—Vous avez bien fait.

—Et j'espère qu'on finira par découvrir les assassins.

Depuis ce jour mémorable, on ne désigna plus Anténor Dujardin que comme "le monsieur qui a découvert le cadavre du Fossé-Renaud."

PÉTITION DE DROIT



Les griefs de Carlo. — Mon maître, ce n'est pas franc. Si Pataud me rencontre ainsi, il n'aura pas de misère à prendre sa revanche. Au moins, mets moi tout le corps dedans

AMENITÉS FEMININES



Priscille.—C'est curieux, tu n'aimes aucun des hommes que j'aime.

Prunella.—C'est chanceux pour toi.

La police arrêta peu après, dans un cabaret borgne, deux matelots espagnols en état d'ivresse.

On trouva sur l'un d'eux la montre de M. Bourimel. Se voyant pris, ils avouèrent que, ayant rencontré sur la route un bourgeois qui leur parut calé, ils l'avaient attaqué pour le dépouiller. Ils s'étaient partagés une somme de cent trente francs dont M. Bourimel était porteur, plus sa montre, sa chaîne et deux anneaux ; puis ils avaient traîné le corps de la victime jusqu'à la mare où Rambler l'avait déposé sous les joncs.

Les assassins comparurent devant la cour d'assises de X...

Le journal de la ville fit un portrait soigné du témoin cité à la requête du ministère public.

Le rédacteur disait :

"M. Anténor Dujardin, dont la déposition doit peser si lourdement sur les accusés, est un jeune homme d'une grande distinction."

A l'appel de son nom, un frémissement parcourut tout l'auditoire...

M. Dujardin, entièrement vêtu de noir, prêterment avec une grande dignité et raconta les fait relatés dans l'acte d'accusation.

Le président lui dit avec bonté :

—La cour vous félicite, monsieur, du sang-froid et de l'énergie dont vous avez fait preuve dans cette circonstance. Sans vous, sans votre intervention presque providentielle, nous aurions peut-être un chapitre de plus à ajouter à l'histoire des crimes impunis. Vous avez rendu service à la société, monsieur, et la société vous remercie.

Les deux matelots furent condamnés, l'un à mort, l'autre aux travaux forcés. A la sortie du palais, une foule sympathique et émue s'ouvrit respectueusement pour livrer passage à Anténor Dujardin.

Il fut nommé vice-président du cercle de la ville et président honoraire de la société des sauveteurs.

Les dames et les demoiselles se l'arachèrent, et, un beau matin, M. Rognonet, notaire, le prit à part et lui fit entendre qu'il pouvait demander, sans encourir le risque d'un refus, la main de mademoiselle Prépotin de Jambenville ; trois cent mille francs de dot en terres !

Quelques châtellains du voisinage s'émurent de voir une Jambenville devenir simplement madame Dujardin, mais le curé leur répondit en levant les yeux au ciel :

—C'est lui qui a découvert le cadavre de M. Bourimel. La Providence l'a choisi pour son œuvre de justice.

Et tout le monde s'inclina.

Une fois riche et père de famille, Dujardin devint rapidement adjoint du maire ; il n'y eut pas de concours d'orphéons, pas de régates, pas de concours agricole, sans que Dujardin fut commis saire où, au moins, membre du jury.

Il se trouva enfin un préfet qui demanda la croix pour Anténor. Sa lettre se terminait ainsi :

"M. Dujardin est une des hautes notabilités du département. Il joint de l'estime de tous ses compatriotes et de la considération générale. C'est un de ces citoyens modestes et consciencieux qui honorent le pays où ils ont vu le jour. Dans une affaire qui eut jadis un grand retentissement, M. Anténor Dujardin a joué un rôle des plus honorables. C'est lui qui a découvert le cadavre du Fossé Renaud !

Chaque fois qu'un étranger traversait la ville, on lui montrait la cathédrale, la tour Saint-Firmin, le nouveau bassin—et Anténor Dujardin.

—Vous voyez bien, ce monsieur-là, que se promène sur le cours ?

—Oui.

—Vous ne devinez pas qui cela peut être ?

—Ma foi ! non.

—Eh bien !...c'est M. Dujardin.

—Qu'est-ce que c'est que cela, Dujardin ?

—Vous ne vous rappelez pas l'histoire Baurimel?... Cet homme assassiné par deux matelots espagnols... il y a une quinzaine d'années ?

—Ah ! oui, je me rappelle vaguement...

Anténor porte sa gloire avec dignité. Il se sait illustre et ne triomphe pas outre mesure de la situation. Madame Dujardin a toujours fait mettre sur ses cartes de visite : née de Jambenville.

Ce rappel de médaille suffit à son juste orgueil. Elle adore son mari, qu'elle regarde comme un héros, et il la traite avec les plus grands égards.

Elle va de temps en temps passer quelques jours à Nantes, chez une de ses tantes, et à Bordeaux chez son beau père. Là, on peut l'entendre quelquefois dire à ce public nouveau : " Mon mari était parti pour aller tirer des bécassines. Tout à coup, son chien se mit à hurler... M. Dujardin s'avança résolument, et alors.. les cheveux s'en dressent sur la tête, il aperçut un cadavre horriblement mutilé, la figure couverte de sang, les jambes raides. . . "

—Ah ! madame ! quel tableau !

La bonne Jambenville est toujours fière de son petit effet.

Anténor est chevalier de la Légion d'honneur, maire de X..., entouré des respects de la population, et le pauvre Rambler s'est éteint sur un peu de paille dans un coin de la remise.

C'est pourtant lui qui avait découvert le cadavre !

AURÉLIEN SCHOLL.

THÉÂTRE ROYAL

"TWO OLD CRONIES"



[Musique, farce, excentricités, etc, tel est le bilan du Théâtre Royal, cette semaine. Le public a ri, s'est amusé, aux représentations. "The Two Old Cronies" est un titre qui signifie tout cela.

On peut citer particulièrement Harry A. Emerson et John W. Burton, comme acteurs comiques. Lindsay Morrison possède une superbe voix de basse. Son chant descriptif est original et remarquable.

quable.

Les chœurs ont été très bien rendus.

Mlle Jessie Villars, dans son double rôle de Pelly Brestle et de May Fairchild, a été applaudie à outrance.

C'est une nouvelle bonne semaine pour le Royal.

LES SCIENCES EXACTES

Le professeur.—Je suppose qu'il y a cinq oiseaux perchés et que j'en tue trois : combien en reste-t-il ?

L'élève.—Trois, monsieur.

Le professeur.—Mais non, pas trois ; deux seulement !

L'élève.—Oui, monsieur, trois c'est-à-dire ceux que vous aurez tués. Les autres ne sont pas restés là.

QUEEN'S THEATRE

"ROBERT MANTELL"



M. Mantell a réussi au Queen's. Il n'a pas trompé l'attente. Seulement M. Mantell serait un génie si dans les personnifications de deux types diamétralement opposés il parvenait à donner le change, l'illusion parfaite. Passer du rôle de brigand à celui de noble

capitaine, n'est pas une mince tâche. Le public du théâtre a salué ses rapides transformations par de vifs applaudissements.

Cela ne veut pas dire que, pour la critique, M. Mantell ne conserve, dans ses mutations de caractères, un peu trop de gentilhomme, quand il est brigand, et un peu trop de brigand, quand il est gentilhomme.

Nous ne pouvons d'ailleurs que féliciter M. Mantell, sur le succès qu'il a obtenu. On l'a rappelé et rappelé. Il a été accueilli avec la faveur la plus marquée.

Mlles Charles Behrens et Caroline Miskel méritent de sincères éloges. Dans le rôle de Lucille, femme d'Ambrose qu'elle confond avec Jacques Ferrand, le criminel parisien, Mlle Behrens a donné certains passages d'une grande manière. Sa phrase est un peu monotone, mais l'expression générale est bonne.

Quant à Mlle Caroline Miskel, la critique n'en peut dire que du bien. Sa figure gracieuse, son maintien distingué, son interprétation vive et enjouée lui ont gagné beaucoup d'admirateurs. Mlle Miskel est encore toute jeune actrice. Elle intéresse particulièrement à titre de canadienne. Ses débuts lui promettent un brillant avenir.

La troupe est très forte comme ensemble.

On compte d'autres acteurs de valeur comme MM. Lauren Rees et Charles Hallock.

Le seul moyen, dit Calino, d'empêcher les malheurs qui nous tombent dessus, c'est de les prévenir avant qu'ils n'arrivent.

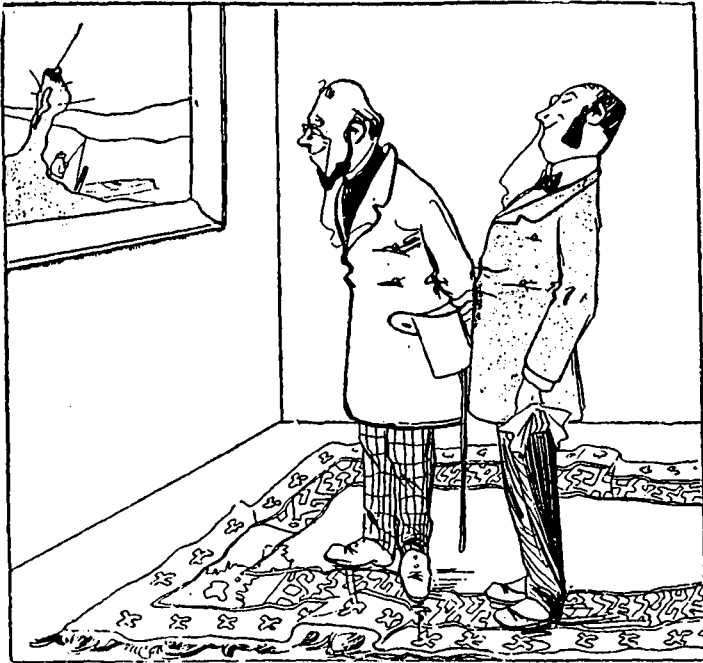
DÉFIEZ-VOUS DES CHAPEAUX A CLAQUE



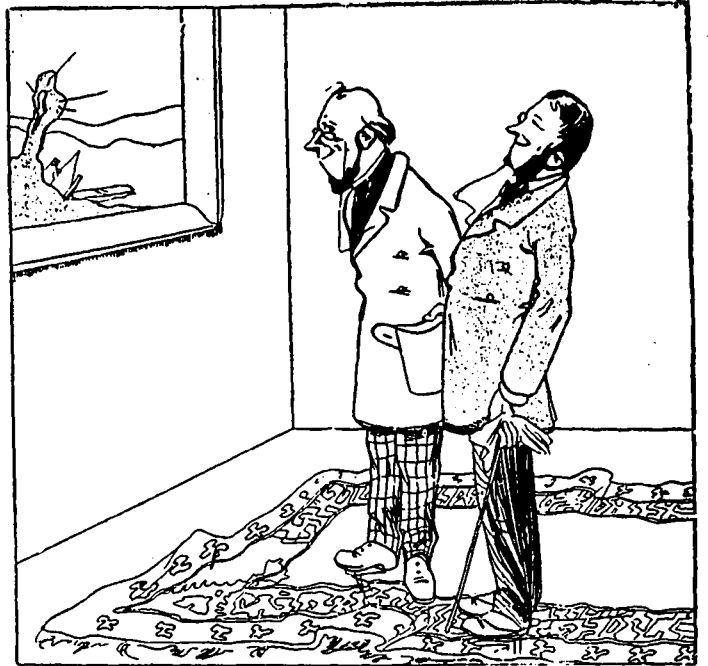
Elle.—Mais, vous ne pensez qu'à moi ! Pourquoi n'en prenez-vous pas...

... pour vous même ?

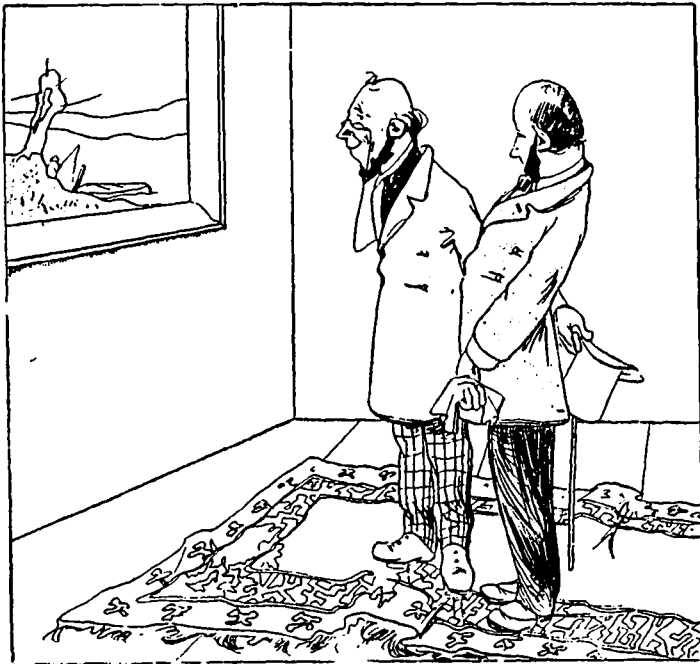
LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE



I
Dufloc. — Le voilà, mon Corot, comment le trouvez-vous ?
Topinard. — Ah ? oui, très gentil...



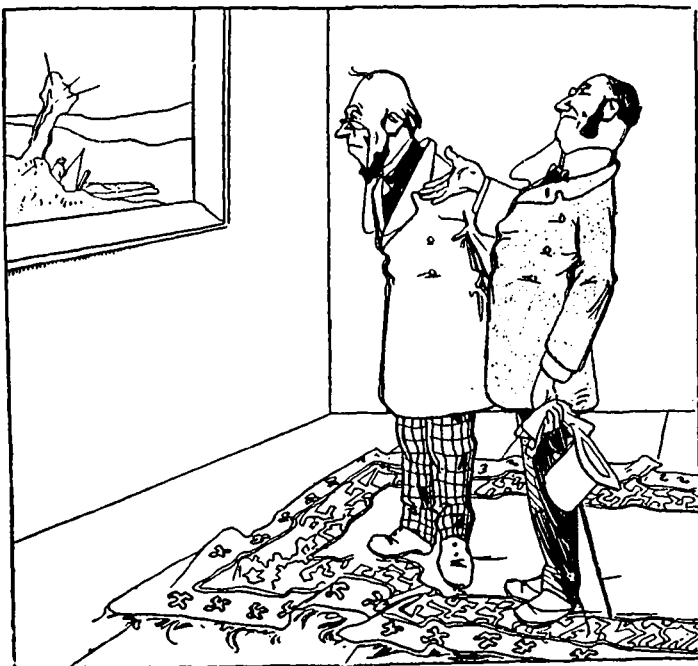
II
Dufloc. — N'est-ce pas ?
Topinard. — Oui... très gentil...



III
Topinard. — Vous avez dû payer ça dans les 5,000...
Dufloc. — Non, mon cher... 15 francs avec le cadre !



IV
Topinard. — Quinze francs ! Ah !... Du reste, il y a certaines petites choses qui n'ont pas l'air très...

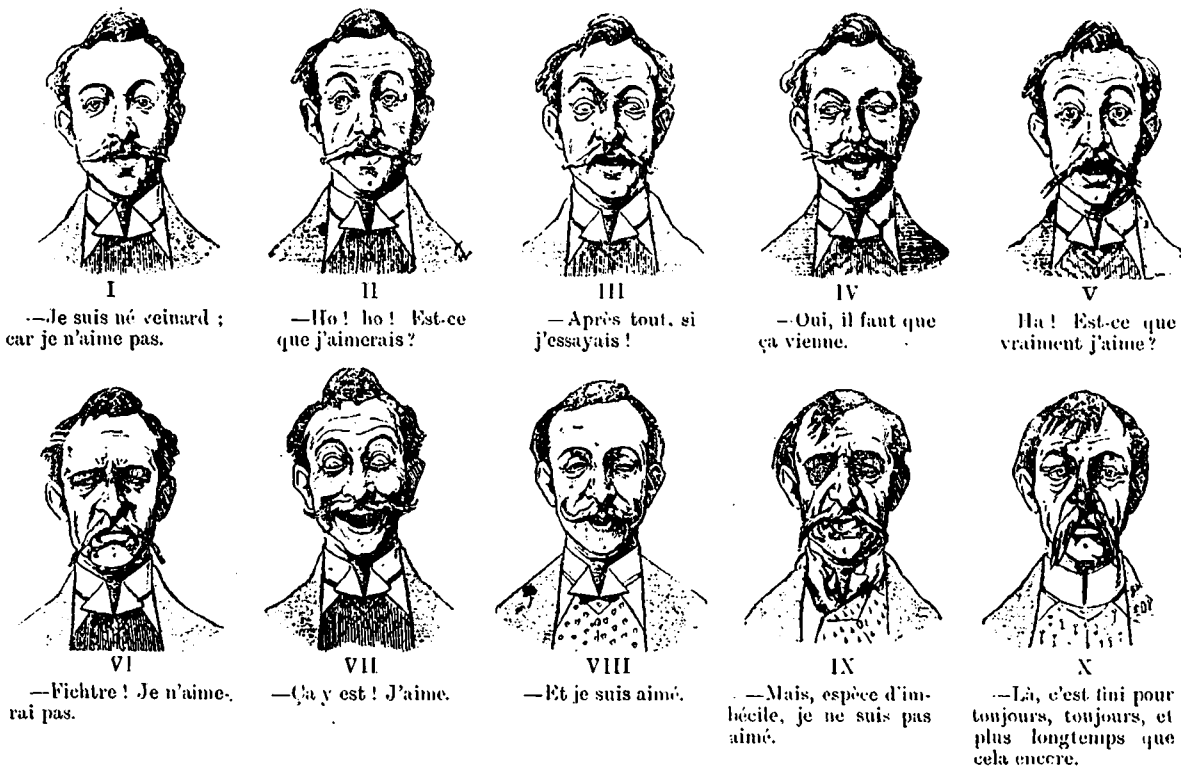


V
... Ainsi il y a le ciel qui me semble un peu...



VI
... Et puis, les arbres manquent de je ne sais quoi... Ah ! du reste, pour 15 francs, on ne doit pas être trop exigeant !
(Le Chat Noir)

LES DEUX CÔTÉS DE LA MÉDAILLE



UNE FERRADE

Il était trois heures moins un quart ; les cercles, les cabarets, les cafés se dégorgeaient dans les rues. Le boulevard qui descend de la salle de spectacle à la porte Saint Antoine, et celui qui vadescaernes à l'esplanade, se remplissaient d'une foule immense. C'était à croire que, si vaste que fussent les Arènes, elles ne pourraient contenir tous les spectateurs. Aussi doublâmes-nous le pas et arrivâmes-nous assez à temps pour nous mettre à la queue de cinq ou six mille personnes. Nous fûmes donc rassurés en voyant que nous étions des premiers.

En effet, à peine la grille fut-elle ouverte, que, attendu qu'il n'y avait pas de billets à prendre au bureau, la foule s'engouffra dans le monument avec une rapidité incroyable. Comme, grâce à notre haute taille, nos deux têtes dominaient toutes les autres, nous voyions cette grande porte béante qui dévorait ainsi toute une population, et, poussés nous mêmes par dix mille personnes amassées derrière nous, nous nous sentions invinciblement attirés vers la gueule du monstre, qui nous englutit à notre tour ; mais à peine étions nous avalés par lui, que, comme Jonas, nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise dans le ventre de notre baleine. Les six mille personnes qui nous avaient précédés étaient éparpillées sur les gradins sans produire plus d'effet ni paraître plus nombreux que dans nos salles de spectacles les quelques claqueurs que l'on fait entrer avant le public. Nous n'eûmes pas à nous inquiéter de retrouver le marmitou chargé de garder nos places ; nous l'en laissâmes profiter pour lui même, et nous allâmes nous établir sur l'estrade des vestales.

En ce moment, Milord, qui nous avait perdus dans la presse, parut dans l'arène, poursuivi par les gardiens qui, comme les factionnaires des Tuilleries, ont ordre de ne pas laisser entrer les chiens sans maître. Nous primes pitié de la pénible situation de notre compagnon de voyage, qui, tout en fuyant, faisait flamboyer ses gros yeux qu'il roulait circulairement autour du cirque, nous cherchant au milieu des six ou huit mille spectateurs déjà placés. Jadin fit entendre un sifflement particulier. Milord s'arrêta tout court, nous aperçut, s'élança vers nous de gradins en gradins, bondissant de toute la vigueur de ses courtes et fortes jambes ; mais, au troisième bond, il disparut à coup comme s'il se fut abîmé. Un trou creusé par le temps s'était trouvé de l'autre côté du gradin qu'il franchissait, et il avait dis-

paru dans les profondeurs de l'amphithéâtre comme Décius dans son gouffre.

Nous courûmes aussitôt à l'orifice extérieur, plongeant nos regards dans les cavités du monument ; mais nous n'apercevions au fond que les débris des pierres sur lesquels Milord avait dû s'aplatir, et, comme nous l'aimions beaucoup, malgré les querelles que son antipathie pour les chats nous faisaient tous les jours avec les aubergistes et les payasans, nous descendîmes rapidement par le plus proche vomitoire, afin de lui porter secours. Mais ce fut vainement que nous cherchâmes trace de lui à l'endroit où il était tombé, et que nous reconnâmes à la forme de son ouverture ; ce fut en vain que nous le sifflâmes dans les tons que nous savions lui être les plus agréables, que nous l'appelâmes par son prénom de Hope et par son nom de Milord, rien ne répondit.

Nous crûmes, en conséquence, que, satisfait de ce qu'il avait vu du spectacle, il était retourné à l'hôtel, et nous nous mîmes en devoir de regagner notre estrade, lorsqu'en remettant le pied dans le cirque, nous aperçûmes notre ami Milord défendant nos chapeaux contre deux personnes qui voulaient les ôter de leur place pour y mettre leurs personnes. Nous allâmes en aide à notre gardien, qui nous reçut en tortillant les reins et en remuant la queue d'une manière tout à fait joyeuse. Nous l'examinâmes avec attention : il n'avait aucune trace de la chute qu'il avait faite, et paraissait tout aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivé ; en conséquence, nous lui fîmes

signe de se coucher à nos pieds, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps, le cirque s'était à peu près rempli ; tous les gradins praticables étaient couverts ; on ne voyait d'inoccupés que les endroits ruinés, de sorte que les spectateurs les plus rapprochés n'étaient séparés de l'arène que par le mur de six pieds qui règne tout à l'entour, et les plus élevés se tenaient debout sur l'attique de l'amphithéâtre ; quelques-uns même étaient montés comme ces singes à l'extrémité des grands piquets bleus plantés dans les trous des poutres destinés à soutenir le vélarium, et de nos jours à recevoir un pavillon tricolore dans les grandes circonstances, telles que la fête du roi, ou l'anniversaire des 27, 28 et 29 juillet.

Enfin, quand les dernières pierres eurent disparu sous ce flot d'hommes, comme un reste de terre sous un déluge, quand il n'y eut plus personne aux grilles extérieures, quand on fut bien convaincu que toute la ville était réunie dans les Arènes, on ferma les portes. La trompette de la ville, héraut de la fête, s'avança dans l'aire du cirque, et fit entendre une fanfare. Sur ses dernières notes, deux

paysans, montés sur leurs petits chevaux blancs de la Camargue, entrèrent, tenant chacun un trident à la main, et firent le tour de l'amphithéâtre en chassant les promeneurs attardés, qui allèrent prendre, comme ils purent, place dans l'immense entonnoir, et laissèrent le cirque aux combattants.

Ce fut alors qu'en examinant le peu de hauteur du mur qui protégeait les spectateurs, je me demandai comment les gradins antiques étaient défendus contre la rage des animaux que les populations venaient voir égorger par milliers. Un rempart de six pieds peut être suffisant pour arrêter les animaux pesants ; encore, je crois que, dans les courses espagnoles, il arrive souvent que les taureaux, et surtout les taureaux navarrais, qui sont les plus légers, franchissent la première palissade, qui est de cinq pieds, et se trouvent dans un corridor dont l'étroitesse seule les empêche de s'élaner par dessus la seconde barrière, qui est plus élevée cependant de quinze ou dix-huit pouces ; mais, dans les jeux antiques, où les animaux combattants étaient des tigres, des panthères et des lions, où César fit descendre un serpent de cinquante coudées, qui n'avait qu'à dérouler quelques uns de ses anneaux et à dresser la tête pour atteindre au quatrième ou au cinquième rang des gradins, et Agrippa vingt éléphants, dont les trompes devaient toucher l'estrade des vestales et de l'empereur, quelles barrières protégeaient donc les spectateurs, qu'on n'en retrouve nulle trace, et que cependant pas un auteur contemporain ne signale un seul acci-

PATINS POUR FRÈRES SIAMOIS



I —Le désespoir de Coco, c'était de n'avoir qu'un patin.



II —Grimault éprouvait les mêmes angoisses.



III —Quand, un jour, les deux infortunés se considèrent pour se mettre tous les deux sur un bon pied.

dent de la nature de ceux qui, sans un rempart ou une grille, auraient dû être si communs ?

J'en étais là de mes réflexions que je communiquais à Jadin, lorsqu'un grand cri de joie retentit ; nous jetâmes les yeux sur l'arène, et, au-dessous de nous, contre la porte qui s'était refermée derrière lui, nous aperçûmes le premier taureau, qui, épouvanté de ces rumeurs, essayait vainement de rentrer à reculons sous la voûte d'où il venait de sortir. Habitué qu'il était aux vastes solitudes de la Crau, aux plaines sablonneuses d'Aigues-Mortes, ou aux marais de la Camargue, il semblait stupéfait, et roulait sur ce cercle de spectateurs, dans lequel il se trouvait enfermé, son regard stupide, sombre et féroce. Alors, ne voyant aucune issue, et se sentant entouré d'un cercle de granit, il baissa la tête, fit entendre un long mugissement, et se mit à creuser la terre de ses pieds de devant. Ces démonstrations hostiles furent accueillies par des cris de joie ; mais celui de tous les spectateurs sur lequel elles produisirent le plus d'effet fut, sans contredit, Milord, qui, de couché qu'il était, se leva convulsivement, hérissa son poil, et se rappelant ses anciennes luttes de la barrière du Combat, se serait élancé à l'instant même dans l'arène, si son maître ne l'eût retenu par le collier.

Pendant ce temps, l'un des deux cavaliers avait fait quelques pas dans la direction du taureau, qui, tout à coup, voyant que c'était décidément là l'ennemi qu'il avait à combattre, se précipita sur lui, tête baissée, avec une telle rapidité, que tout l'amphithéâtre poussa une clameur, composée de trente mille voix qui criaient à la fois : *Prends garde !* Mais ce léger étalon de la Camargue fit un bond de côté, si adroit et si précis, qu'on eût cru que les deux adversaires ne s'étaient pas touchés, si le taureau, pliant sur ses jarrets de derrière, n'eût levé la tête en mugissant, et, secouant ses naseaux percés par le trident du cavalier, n'eût moucheté le sable de l'arène de larges gouttes de sang. Des applaudissements pour l'homme et des injures pour la bête partirent à l'instant même de tous les points du cirque, et les animèrent tous les deux, l'un à continuer ses avantages, et l'autre à venger son échec. En effet, le taureau, sans être distrait par la vue du second cavalier, qui venait le provoquer à son tour, tourna son regard en rond pour chercher celui qui l'avait blessé, et l'apercevant à l'autre bout de l'amphithéâtre, il se retourna de son côté, toujours immobile, mais prêt à s'élançer. Alors le paysan mit son cheval au galop et tourna à l'entour du cirque, comme font, dans leurs exercices,

La noirceur appelle la noirceur



Elle (au créteil). — Georges, mais tu as dû étouffer cette nuit ! La figure toute noire !
Georges, (qui est entré du club à 4 heures du matin). — Je vois ce que c'est ; j'ai cru me mettre du cold cream, hier soir, à la noirceur, et c'était du cirage de bottes.

LA CHARITÉ DE SALON



Elle. — Savez-vous que Bouillabaise va donner une lecture sur l'entretien des dents ?

Lui. — Ha ! ha ! Il est rendu sur les dents, hein ?

les écuyers de Franconi. Le taureau le suivit des yeux ; tournant lui-même sur ses pieds de derrière ; puis tout à coup il s'élança, calculant avec une merveilleuse sagacité l'endroit où il devait rencontrer cheval et cavalier et les clouer contre le mur.

Mais ses ennemis avaient deviné cette manœuvre ; le cheval, lancé au galop, s'arrêta en se cabrant, et le taureau, emporté par sa course, vint, comme un bélier antique, heurter du front la muraille à trois pieds à peu près devant lui. La violence du choc fut telle, qu'il tomba sous le coup et se coucha étourdi et tremblant, comme si la masse d'un boucher s'était abaissée sur sa tête. Le paysan piqua son cheval, qui sauta légèrement par-dessus le taureau couché. Aussitôt un homme vêtu d'écarlate, et à peu près pareil aux anciens diables de l'Opéra, sortit d'une des voûtes tenant un fer rouge à la main, et vint l'appliquer sur la cuisse de l'animal, qui, ne songeant plus à se défendre, se contenta de soulever la tête en poussant un gémissent plaintif, se laissa passer une corde autour du cou, et, se relevant sans aucune résistance, suivit, aux grands applaudissements de la multitude, l'homme écarlate, sous la voûte opposée à celle d'où il était sorti. A peine l'animal vaincu avait-il disparu derrière cette grille, que celle d'en face s'ouvrit, et qu'un second taureau s'avança dans l'arène.

Mais il faut l'avouer, à la honte de la race bovine de la Camargue, celui-ci n'avait aucune des qualités belliqueuses du premier, tant il est vrai que chez les animaux d'une même contrée comme chez les hommes d'une même patrie, les caractères sont non seulement différents, mais encore opposés. En effet, l'impression que produisit au nouveau venu le passage des ténèbres au jour, et la comparaison de la vue des roseaux et des tamaris solitaires de la Camargue avec ces trente mille spectateurs étagés sur leurs gradins, fut visiblement un sentiment de terreur. Il se retourna pour rentrer par la porte fermée, et, voyant que la retraite était impossible, il fit autour du cirque quelques pas inégaux et égarés. Alors, les deux cavaliers, voyant à quel antagoniste ils avaient affaire, se rapprochèrent de chaque côté de lui avec les mêmes précautions que prennent deux chiens qui veulent coiffer un

sanglier et, lui prenant les naseaux entre les tridents, ils le conduisirent ainsi jusqu'au milieu de l'arène. Là, un espèce de boucher bâti en Hercule, les attendait, et prenant le taureau par les deux cornes, pesant d'une main et levant de l'autre, il le renversa sur le flanc. Aussitôt le même homme rouge sortit de nouveau de sa voûte, vint marquer sur la cuisse le patient animal, et, le chassant devant lui avec des pierres, lui fit prendre le chemin de l'arcade où il devait retrouver son camarade, à qui sa belle défense avait valu autant d'applaudissements que sa lâcheté, à lui, lui valait tant d'injures et de huées. Aussi, il n'était pas encore sorti de l'arène, que tous les spectateurs criaient d'une seule voix :

— Un autre ! un autre !

Ils furent aussitôt obéis, et le nouvel adversaire se présenta si rapidement, qu'il fut au milieu du cirque avant qu'on eût eu le temps de le voir sortir. Celui des deux hommes qui n'avait pas encore combattu s'appêta aussitôt.

Au reste, les apprêts ne furent pas longs : ils consistèrent à mettre son trident en arrêt à peu près comme nos anciens chevaliers leur lance. Puis, ayant, en faisant adroitement reculer son cheval, pris autant de champ que lui permettait la grandeur du cirque, ce fut lui qui s'élança sur le taureau immobile, qui, le voyant venir à lui, leva la tête si rapidement que son antagoniste n'eut point le temps de relever le trident qui devait lui percer les naseaux, et qui, au lieu de cela, alla s'enfoncer de toute la longueur de sa triple pointe, c'est-à-dire de deux ou trois pouces, au milieu de la poitrine. Le cavalier, craignant de tuer l'animal, qu'il ne voulait qu'exciter, lâcha la lance, dont le manche tomba à terre et dont le fer resta enfoncé au-dessous de sa gorge.

Cette maladresse ne fut point du goût de l'amphithéâtre, qui hurla comme si c'eût été lui qui eût reçu le coup. Quant au taureau, à peine se sentit-il blessé, que, par un sentiment naturel aux animaux, il se raidit contre l'arme qui était restée dans sa plaie, marchant, si on peut le dire ainsi, contre sa blessure et contre sa douleur. Mais, au bout de deux ou trois pas, le manche du trident creusant la terre, trouva un point d'appui assez fort pour résister. Le taureau fit un effort terrible, qui lui eût enfoncé le trident de plusieurs pieds dans le corps s'il n'eût été arrêté par la barre transversale qui formait la base des pointes. Le manche de l'arme plia comme un arc, puis se rompit tout à coup, et l'animal, emporté par sa force même, alla tomber sur les genoux, laissant un des tronçons derrière lui et tomber l'autre dans sa poitrine.

CONCLUSION TRANCHANTE



Coro, (après le coup de hache). — Je pense que ce coq a un ressort de voiture dans le gosier, ou bien c'est qu'il est dur.

TEXTE EMBROUILLANT



Cœur d'oignon.—Es-tu allé au sermon, ce matin ?
Blanc d'œuf.—Oui, et le ministre a pris un drôle de texte : "Le riche ne pourra jamais entrer dans un chameau, sans une aiguille sans chat."
Cœur d'oignon.—Quelle affaire que ça peut avoir, un riche, d'aller dans un chameau ?
Blanc d'œuf.—Je ne sais pas ; mais je sais bien que le ministre l'a dit.

Ce fut alors que le cavalier qui l'avait blessé, prenant le trident de son compagnon, revint au taureau pour réparer, par une plus loyale attaque, la faute qu'il avait commise, et, avant qu'il fût relevé, lui enfonça le fer de sa lance dans les naseaux. L'animal, rendu à la vie par la douleur, se redressa aussitôt ; et alors commença un véritable combat. Le taureau mugit et se précipita sur le cavalier, qui bondit de côté en lui faisant une nouvelle blessure. Le taureau, frappé, leva en mugissant sa tête ensanglantée, cherchant des yeux son ennemi, qui déjà l'attendait. A peine l'eut-il vu, qu'il revint à la charge, et reçut un nouveau coup. Changeant aussitôt de haine, il tenta de s'attaquer au cheval ; mais celui-ci, fait à de pareilles manœuvres, multiplia ses bonds intelligents de manière à présenter toujours à son ennemi la pointe du trident de son cavalier. Alors tout le cirque applaudit avec rage, mais comme on applaudissait dans les anciens cirques, avec des trépignements de fureur, et il s'éleva de cette cuve de granit, chauffée par un soleil de vingt quatre à vingt-cinq degrés, un bruit sans nom, de clameurs inouïes, un rugissement comme celui des vagues de l'Océan, pendant une tempête. Puis tout à coup, cette rumeur immense cessa comme par enchantement : le taureau, désespérant d'atteindre son ennemi, avait marqué une autre victime : c'était le second cavalier, qui avait eu l'imprudence de rester sans armes dans l'arène. Un cri l'avertit du danger qu'il courait,

PERDU LES TRACES



Garlehen.—Ah ! oui, j'ai vu arriver l'accident.
Le reporter.—Le mécanicien était-il ivre ?
Garlehen.—Je ne pourrais pas vous dire ; quand je l'ai vu tout le souille lui était sorti du corps, en sorte que je n'ai pu rien sentir.

il put éviter la première atteinte ; mais, abandonnant complètement le cavalier armé, le taureau se mit à sa poursuite. C'est alors qu'on put juger de la supériorité de la course du taureau sur celle du cheval ; car à peine ce dernier avait-il fait trente pas en fuyant, qu'il fut atteint au flanc par son ennemi ; cheval et cavalier roulèrent chacun de son côté. Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme, mais, avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin : cet adversaire, c'était Milord, qui, du premier bond, s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et, du second, au nez du taureau où il avait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible bouledogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé, se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître ; mais il retomba presque aussitôt : la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment

attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long : l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ses charges répétées et inutiles, tenta d'abord d'écraser Milord sous ses pieds ; mais Milord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, Milord comme Anthée, touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Milord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse : enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment,

le boucher sortit de la voûte et vint à lui ; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces et s'élança à sa rencontre ; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manœuvre qu'il avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Milord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, donnait un reste d'attention à l'opération de la marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Milord, nous suivant sans regret, emporta pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier qui, en ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la tête :

—C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un fier chien !...

ALEXANDRE DUMAS.

LIBÉRALITÉ EXCESSIVE

L'avocat furieux, (pendant un procès).—J'aimerais bien monsieur, que vous prêtassiez un peu d'attention à ce que je dis !

Le témoin.—C'est ce que je suis disposé à faire, monsieur ; mais je vous assure que je vais prêter sans intérêt.

LES TRÉSORS DU MÉNAGE

La dame.—Comment ! Vous ici ! Flanant à tout hasard, sans vous occuper de votre femme ! Retournez de grâce, à votre famille.

L'autre.—Ce n'est pas si grave que cela madame. Vous savez que ma femme avait comme servante, un vrai bijou.

La dame.—C'est vrai, si je m'en souviens.

L'autre.—Or, cette brave servante ne m'aimait pas.

La dame.—Pas possible ?

L'autre.—De sorte qu'un jour elle a dit à ma femme de choisir entre elle et moi, et c'est moi que ma femme a envoyé, naturellement. Elle ne pouvait pas faire autrement, n'est-ce pas ?

LE CHANT DU DÉPART



(31 Décembre, 11.45 p. m.)

Georges.—Eh ! bien, cette pauvre vieille année, elle est à la veille de s'en aller !
Lucie.—Oui ; c'est une charmante coutume que le monde raisonnable devrait suivre.

RARE BON SENS

Un médecin recevait d'une vieille patiente, une piastre par visite. Malheureusement, il la trouva un beau matin morte sur son canapé. Attendri et ému il s'approche d'elle et lui prend la main. Mais en même temps, il aperçoit dans ses doigts crispés la piastre à moitié déchirée.

Et, mettant l'argent en poche, il ajoute seulement : "Elle a eu son bon sens jusqu'au dernier moment."

LE PAIN A LA SUEUR DE SON FRONT

Le tramp, (qui vient de recevoir un morceau de pain).—Madame, je vous suis bien reconnaissant et je n'oublierai jamais ce cadeau. Maintenant si vous voulez me montrer votre hangard et me donner une hache, je...

La dame.—Je ne vous ai pas donné ceci dans l'intention de vous faire fendre du bois.

Le tramp.—Ce n'est pas cela que je veux faire, madame ; mais je voulais aller dans la cour avec une hache pour couper un petit morceau de ce bon pain ; car j'ai bien faim. Je sais que c'est du pain de l'Evangile, madame ; il faut le manger à la sueur de son front.

Ripon's Tabules prolong life.

L'ENQUÊTE DE PANAMA



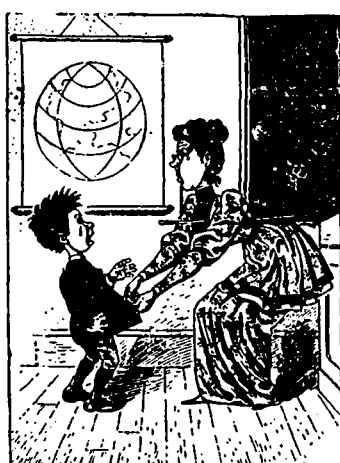
I

Toto. — C'est moi-même qui les ai élevés, ces souris-là. Si tu savais comme elles sont dociles !



II

L'Institutrice. — Monsieur Toto, vous venez de mettre quelque chose dans vos poches. Donnez-moi cela.



III

— Eh ! bien, puisque vous refusez de me le donner, je vais vous l'ôter.



IV

— !!! — !!! — !!!

UNE TERDIBLE NUIT

RÉCIT D'UN GENDARME

Il y a de cela douze ans, je venais de finir mon congé, et, au lieu de retourner au pays, où je n'avais plus de famille, j'avais demandé à entrer dans la gendarmerie.

On m'incorpora dans la gendarmerie coloniale, et je fus envoyé à la Martinique, ce qui ne me déplaisait pas, vu qu'on m'avait assuré que c'était un magnifique pays et que la vie y était agréable.

Quand je débarquai à Fort-de-France, le premier mot que me dirent les camarades fut : " Prends garde au serpent ".

Et ils n'avaient pas tort.

Figurez-vous qu'il y en a partout, jusque dans ses maisons, jusque dans les chambres ; à la campagne, on ne peut pas réparer un parquet sans en trouver une demi-douzaine, qui sont entrés là quand ils étaient tout petits, et qui s'y sont tellement engraisés à se nourrir de rats et de souris qu'ils ne savent plus sortir.

On ne peut pas s'asseoir sur l'herbe sans craindre de s'asseoir sur l'un d'eux, on ne peut pas grimper à un arbre pour avoir un coco ou un mango sans s'exposer à rencontrer un de ces oiseaux dans les branches. Ils nagent dans l'eau, s'élançant dans l'air comme des flèches et vous menacent à tous moments, en tout lieu, si bien qu'il meurt dans cette petite île plus de cent personnes par an de la piqure du serpent sur une population de 100,000 âmes environ.

La morsure vous tue aussi bien et aussi raide qu'une balle de pistolet, de sorte que, si cela vous arrive, vous pouvez vous économiser la visite du médecin, vous en avez tout au plus pour quelques heures, quand vous n'êtes pas mort de peur avant.

Les premiers jours, je faisais l'incrédule, croyant que les camarades voulaient se moquer de moi, et je riais bien fort quand ils me racontaient qu'un gendarme, en mettant sa botte d'ordonnance, avait été piqué par un serpent qui s'y était réfugié pendant la nuit, et qu'un autre jour, un habitant, en ouvrant un tiroir de sa commode pour y prendre une cravate, avait trouvé un serpent femelle avec plus de cent petits qui s'y étaient installés ; je vis trop tôt que ce n'étaient pas là des contes faits à plaisir pour épouvanter les nouveaux venus.

Il y avait quinze jours environ que j'étais arrivé, lorsque je reçus l'ordre de partir avec un brigadier pour faire une tournée dans l'intérieur de l'île. On avait commis quelques vols en ville, et nous devions aller fouiller un peu les cases des nègres qui vivent dans les mornes.

Nous partîmes de Fort-de-France le matin à cinq heures, pour éviter la trop grande chaleur. Nous devions suivre une route qu'on appelle le chemin de la *Trace*, coucher au poste des *Deux Choux*, ainsi nommé à cause de deux grands choux palmistes qu'on aperçoit au loin dans la montagne, et revenir le lendemain.

Au moment du départ, l'on m'avait fait encore

quelques plaisanteries sur les serpents, et j'en avais ri comme d'habitude. Nous avions de bons chevaux, le temps était superbe ; c'était une véritable partie de plaisir de voyager ainsi, d'abord au milieu des champs de cannes qui commençaient à mûrir, puis bientôt au milieu des bois qui faisaient comme un berceau sur notre tête.

Vers dix heures, la chaleur devenant trop forte et nos chevaux commençant à se fatiguer, le brigadier se dirigea vers une habitation qu'on apercevait à un petit kilomètre de la route. C'était le moment de la récolte : on coupait les cannes, on les portait au moulin qui les écrasait, on faisait bouillir l'eau qu'elles avaient ainsi donnée, et, après trois ou quatre ébullitions, on avait du sucre. Toute la maison était en fête, car la récolte s'annonçait bien, et nous fûmes reçus à merveille.

Mais n'y a pas si bonne compagnie que l'on ne quitte, comme dit le brigadier. Vers quatre heures, nous avions encore deux heures de route, et nous voulions être rendus au poste avant la nuit, qui arrive tous les jours à six heures dans ce pays-là.

Avant notre départ, le propriétaire voulut absolument nous faire goûter du *vessout*, comme qui dirait du vin doux de la canne ; c'est le jus qui n'a encore bouilli qu'une fois, et les naturels trouvent que c'est un vrai régal ; libre à eux. Des goûts et des couleurs...

Toujours est-il que nous suivîmes le planteur à la sucrerie ; le sol était jonché de cannes écrasées sur lesquelles on glissait en marchant.

— Range donc un peu cette *bagasse*, dit le maître à un nègre qui s'empressa d'aller prendre un râteau accroché au mur.

Je ne sais comment il fit son compte, mais l'instrument lui échappa de la main et tomba entre la muraille et une rangée de futailles vides destinées à être remplies du sucre que l'on préparait.

Le malheureux passa le bras entre deux tonneaux pour reprendre son râteau, mais aussitôt un cri rauque et effrayant sortit de sa poitrine.

— Serpent ! s'écria-t-il.

Et tombant assis sur un monceau de cannes, il nous montra son bras où deux piqûres, un peu au-dessous de la saignée, laissaient échapper deux minces filets de sang.

On s'empressa autour de lui, on courut à la pharmacie, on essaya de cautériser la plaie ; tout fut inutile : la morsure était tombée sur une veine et le venin s'était répandu dans tout le corps en un rien de temps.

Lorsqu'une heure après nous montâmes à cheval, le pauvre diable était déjà mort.

Nous prîmes le galop pour rattraper le temps perdu ; heureusement que la lune était dans son plein, et comme dans ces pays-là les clairs de lune valent le jour, nous arrivâmes sans encombre au poste des Deux Choux.

On appelle ça un poste, c'est une façon de parler ; c'était tout simplement une espèce de hangar ouvert à tous les vents, aussi bien pour les chevaux.

Une petite case en bois servait au maréchal des logis qui commandait. La cuisine se faisait sur des briques, à la belle étoile.

Mais je n'avais pas le cœur à souper, la mort du pauvre nègre m'avait bouleversé, et tout le long de la route le moindre bruit dans l'herbe, le plus léger frémissement dans les feuilles me faisaient tressaillir.

J'eus de la peine à m'endormir, et quoique je me fusse couché le premier, j'étais encore à me tourner et à me retourner sur le lit de camp, que les camarades ronflaient depuis longtemps ; je crois bien que j'avais un peu de fièvre, et à chaque instant je me réveillais en sursaut : je voyais des serpents partout.

Enfin, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour tout de bon : mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait : je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et, qu'attiré par la chaleur, il s'était blottit sur moi. Je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui-même, *lové*, comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire prêt à s'élançer. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je me réveillai.

Que le bon Dieu vous preserve d'un semblable réveil !

Ce n'était pas un rêve : le serpent était là, sur ma couverture ; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, et elle se balançait de droite à gauche, comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein, et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ses yeux noirs s'arrêtèrent sur les miens ; rien ne pourra rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps, et resta immobile en face de mon visage.

Combien de temps restai-je ainsi les yeux ouverts, sans oser, sans pouvoir bouger ou crier ? Je ne sais, mais au point du jour le serpent commença à remuer ; je le sentis qui s'étirait et, se déroulant tout doucement, il se dirigea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

Je sautai à terre, je saisis un fusil au râtelier et, visant l'animal qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile.

Les camarades réveillés s'approchèrent. Le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

Quand je revins à moi et que je me regardai dans un miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête, comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

J'avais les cheveux tout blancs.

X...

(Journal de Péroune.)

Ripans Tabules curo tho blues.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

I. — L'INTENDANT.

(Suite)

Puis il sortit lui-même de l'hôtel en emportant avec lui toutes les clefs.

Pendant le reste de ce jour et pendant la journée du lendemain il fut absent, et l'hôtel resta solitaire et abandonné comme avant sa restauration.

Enfin, la nuit qui suivit le second jour, et vers une heure du matin, une voiture sans armoiries, traînée par deux vigoureux chevaux, s'engagea dans la rue et s'arrêta devant une porte secrète de l'hôtel de Nèfles.

II. — LES OUVRIERS

Le cocher était seul sur son siège, comme la coutume, aucun laquais ne se tenait debout sur le marchepied de derrière.

Une main sortit de la voiture et ouvrit la portière, du côté qui touchait presque à la muraille. Puis l'individu auquel appartenait cette main sauta lestement sur le pavé, sans toucher au marchepied.

On eût pu voir alors un faible rayon jaillir de l'ame d'une lanterne sourde et se diriger vers la porte secrète. Le visiteur nocturne chercha et trouva l'entrée microscopique d'une serrure dans laquelle il introduisit une petite clef.

La porte s'ouvrit.

Ceci fait, le personnage dont il s'agit revint auprès de la voiture.

—Messieurs,—dit il avec la plus extrême politesse,—voulez-vous vous donner la peine de descendre.

Deux hommes descendirent successivement en effet, mais avec une extrême lenteur et, pour ainsi dire, à tâtons.

Ceci s'explique. Ces deux hommes avaient la figure entièrement cachée par des masques de velours noir, dans lesquels, soit oubli, soit intention, on n'avait pas pratiqué de trous pour les yeux.

L'un de ces hommes portait sur l'épaule droite un grand sac de cuir qui semblait très lourd, et duquel s'échappait un bruit de ferrailles.

—Venez,—dit le personnage à la lanterne.

Et, prenant par la main ses deux compagnons, il leur fit franchir le seuil de la petite porte qu'il referma avec grand soin derrière eux.

On entendit aussitôt au dehors le bruit de la voiture qui s'éloignait rapidement.

L'inconnu (lequel, par paranthèse, n'était autre que l'intendant du gentilhomme étranger, mis par nous en scène dans le précédent chapitre) reprit les deux hommes par la main, et leur fit faire, dans le jardin, une quantité de tours et de détours, de façon à leur persuader qu'ils parcouraient un chemin considérable, tandis qu'en réalité ils tournaient dans un espace de moins d'un demi-arpent.

Enfin cette promenade dut avoir un terme. L'intendant et ses compagnons franchirent ensemble les marches d'un large perron tout embaumé de vases de fleurs. La porte du vestibule fut ouverte à l'aide de l'une des clefs d'un trousseau assez volumineux, et les trois hommes pénétrèrent dans ce vestibule.

Cette première pièce était d'un bon style et d'un grand caractère, sévère et gracieux à la fois.

Les boiseries qui recouvraient les murailles étaient à deux teintes blanche et gris pâle.

Un grand lustre de cuivre, à vingt-quatre branches, pendait au plafond.

Huit statues de marbre blanc, représentant des nymphes et des déesses, appuyées contre les panneaux et supportées par des piédestaux de marbre vert, étaient couronnées de corbeilles remplies de fleurs naturelles. Entre les statues, de grands vases d'une forme charmante étaient également remplis de fleurs.

L'atmosphère de ce vestibule était embaumé comme celle d'une serre.

L'intendant ouvrit une des quatre portes hautes et larges qui donnaient dans le vestibule.

Il introduisit ses compagnons dans une antique chambre, ou salon d'attente, simplement meublé de larges banquettes de velours rouge à crépine d'or. Il leur fit traverser deux salons, meublés avec un luxe si grand, qu'il nous faudrait vingt pages de description pour en donner seulement une idée imparfaite à nos lecteurs.

Or, vingt pages de description !

Rien que d'y penser, nous frémissons... et nul doute que nos lecteurs en fassent autant.

Imitons l'intendant de l'Hôtel des Nèfles et ses compagnons, passons.

Aux deux salons que nous n'avons pas décrit et pour cause, succédait une sorte de boudoir.

Là, nous sommes bien forcés de nous arrêter, car ceux que nous suivons s'arrêtent.

Ce boudoir était de forme octogone et d'assez grande dimension. Des panneaux de tapisseries de Gobelins, représentant des scènes mythologiques, du goût le plus amœréotique et cependant sans trop d'indécence, s'encadraient dans chacun des huit pans du boudoir entre des moulures blanches et or, du travail le plus précieux et le plus fini.

Le pinceau d'un grand artiste avait jeté à profusion, dans la fresque du plafond, les chairs roses et grassouillettes, les blanches épaules, les gorges saillantes, les longues chevelures éparses ruisselant, brunes et blondes, sur des peaux de panthère, des thyrses et des pampres.

Les satyres à pied fourchu et les petits amours tout nus ne faisaient pas défaut, comme bien on le pense.

Tout cela représentait un bacchanale quelconque.

Les deux grand *sofas*, les fauteuils et les *poofs* étaient en bois sculpté et doré, à formes gracieusement contournées, et recouverts en tapisseries pareille à celle des panneaux.

Un immense miroir de Venise, dans un cadre d'ébène incrusté d'argent, s'inclinait au dessus de la cheminée, et la prodigieuse épaisseur de son cristal limpide et taillé en biseau, renvoyait des éclairs vifs et de fugitives lueurs, comme les arêtes d'un diamant.

La pendule, les candélabres et les coupes étaient en porcelaine de la manufacture royale de Sèvres.

Bergers galants, bergères coquettes et montons blancs s'entrelevaient et papillonnaient avec un incomparable entrain et une affecterie délicieuse.

C'était joli !... joli !... joli !...

Les tapis de la Savonnerie, de haute lisse, semblaient reproduire, comme en une glace fidèle, les contours et les vives couleurs de la fresque du plafond.

Là encore s'étalait une joyeuse bacchanale ; on marchait sur Bacchus et sur Erigone, sur les faunes et sur les argipans.

C'était aussi gracieux et tout aussi gai qu'un boudoir blanc et rose, et, comme on voit, beaucoup plus riche.

L'intendant et les deux hommes qu'il avait amenés jusque-là, s'arrêtèrent, avons-nous dit. L'intendant ouvrit tout à fait sa lanterne sourde et alluma, les uns après les autres, toutes les bougies des candélabres. Les merveilles du boudoir aux tapisseries apparurent alors distinctement.

On vit, de plus, dans le fond de la pièce, une petite table chargée de provisions de bouche, pain, jambons, pâtés, volailles, et une douzaine de bouteilles de vin.

Les verres, les cristaux, les assiettes, les fourchettes et tous les accessoires d'un repas se trouvaient là également en grande quantité.

—Messieurs,—dit l'intendant,—nous sommes arrivés.

—Alors,—demanda l'un des deux hommes,— nous pouvons ôter nos masques ?

—Je vais moi-même en dénouer les cordons.

Ceci fut fait, et les masques, en tombant, laissèrent à découvert deux bonne figures, franches et loyales, véritables types du visage du jeune ouvrier parisien.

Ces deux hommes étaient en effet des ouvriers.

Ils jetèrent un regard ébloui aux splendeurs qui les entouraient.

—Ah ! fieltre !... c'est soigné ici !... Dites donc, monsieur, votre bourgeois est un particulier bien meublé... c'est plus beau que chez le roi !...

—Mon maître est un seigneur fort riche,—répondit l'intendant,— ceci est la plus simple pièce de sa maison de campagne ; si vous voyiez son hôtel à Paris, c'est tout autre chose.

—Ah ! fieltre !... ah ! fieltre !... répéta de nouveau l'ouvrier avec plus d'énergie que la première fois.

Puis il ajouta :

—Et vous dites, monsieur, que nous sommes dans les environs de Ville-d'Avray ?

—Oh ! un peu plus loin. Vous avez vu que nous avons mis un certain temps pour venir, et pourtant les chevaux marchaient bien.

—Enfin, que nous soyons à Ville d'Avray ou ailleurs, ce n'est pas là notre affaire... on nous paye pour ne pas savoir où nous sommes. Que nous soyons donc à Pantin ou à Saint-Cloud, je m'en moque ! Où est l'ouvrage ?

—Je vais vous le montrer ; mais, d'abord, ne voulez vous pas vous rafraîchir.

—Nous sommes trop polis pour refuser de boire un coup de n'importe quoi à votre santé.

L'intendant les conduisit auprès de la table.

—Mangez et buvez,—leur dit-il,—tout ceci est pour vous...

III. — LES SOUTERRAINS

—Ah ! sarpejeu ! . . . —s'écria l'ouvrier en jetant un regard admiratif sur les nombreux comestibles étalés sous ses yeux, —et c'est là l'ordinaire de votre bourgeois, franchement, voilà un particulier qui se nourrit bien ! . . . Allons, François, pose quelque part ton sac d'outils, puisqu'on nous y invite.

—Mais,—répondit François,—je ne sais où placer mon sac . . .

—Par terre, mon ami,—fit l'intendant.

—J'ai peur de salir ce beau tapis.

—N'ayez aucune crainte et ne vous gênez pas.

L'ouvrier obéit. Il jeta dans un coin le grand sac de cuir dont nous avons déjà parlé, il alla rejoindre son compagnon, — lequel se nommait André,—et tous deux firent honneur aux vivres mis à leur disposition.

—Maintenant,—dit André en essayant sa bouche avec le revers de sa main,—nous voici bien refaits . . . où est la besogne ?

—Déclouez ce tapis,—répliqua l'intendant en désignant la partie du boudoir opposée à celle où se trouvait la petite table ?

—Faudra-t-il l'enlever entièrement ?

—Non,—vous le déclouerez seulement dans la moitié de la longueur de la pièce, et vous replierez la partie déclouée sur celle qui doit rester en place.

—C'est facile.

Les deux hommes se mirent à la besogne sans perdre un instant. En moins d'une demi-heure ils avaient fini. Le parquet, mis à découvert, était d'une grande beauté et composé de bois de diverses couleurs qui formaient une mosaïque.

—Maintenant ?—demanda André avec un accent interrogatif.

L'intendant se mit à genoux, et, se faisant éclairer par l'un des ouvriers, il examina longuement les combinaisons et les ajustages des feuillures du parquet.

—Avez-vous de la craie blanche ? fit-il ensuite.

—Nous ne marchons jamais sans cela.

—Donnez m'en un morceau.

Avec ce morceau de craie, il traça par terre un carré long d'environ trois pieds de large sur quatre de longueur.

Ensuite il se releva.

—Entamez le parquet,—dit-il,—en suivant l'indication de cette ligne, de manière à pouvoir enlever le morceau d'une seule pièce et le rajuster ensuite avec les charnières dont je vous ai recommandé de vous munir.

—Nous les avons,—répondit André.

—Il est essentiel,—pourtauvit l'intendant,—que ce travail soit fait avec un soin extraordinaire, de façon à ce que la trappe que vous allez pratiquer soit très peu visible et qu'à moins de savoir qu'elle existe on ne puisse pas l'apercevoir.

—Ce n'est pas impossible, mais ce sera long.

—Prenez tout votre temps, rien ne vous presse.

—Alors, vous serez content.

—Les ouvriers commencèrent.

Nous les suivrons point dans les détails compliqués de leur travail. Disons seulement qu'au bout de trois heures le carré long de parquet était enlevé et laissait voir les forts madriers sur lesquels reposait ce parquet.

—Maintenant ?—demanda pour la seconde fois André avec son même accent interrogatif.

—Sciez les solives.

En dix minutes ce fut fait.

—Bien,—dit l'intendant.—Prenez vos pioches.

—Voilà.

—Enlevez les plâtras qui remplissent ce trou, et faites-en un tas là, à côté.

Cinq minutes suffirent, puis les pioches heurtèrent un massif de maçonnerie.

—On dirait une voûte,—fit André.

—Perciez-là.

—Ne craignez-vous pas un éboulement ?

—Non. Faites ce que je vous dis, il n'y a aucun danger.

Les pioches attaquèrent la maçonnerie.

Cette partie de la besogne fut plus longue et plus difficile. Enfin, une première pierre cédant, se détacha de la voûte, et on l'entendit tomber en dedans et rebondir avec bruit. Le reste alla tout seul. Au bout d'un quart d'heure une couverture béante et noire s'offrait aux regards.

—Prenez la lanterne et regardez là dedans,—dit l'intendant.

—Oh ! s'écria André après avoir exécuté cet ordre, — il y a un escalier.

—Je le savais,—fit l'intendant.—Descendons.

L'escalier était de pierre, et la première marche aboutissait juste au niveau de l'ouverture. Seulement, à coup sûr, il n'avait pas servi depuis bien des années, car son état de délabrement était extrême, et plusieurs marches disjointes et chancelantes menaçaient ruine. Cet escalier cenduisait à une salle souterraine de la même grandeur

que le boudoir situé au-dessus. Le sol était couvert d'un sable fin et uni ; les voûtes et les murailles, parfaitement sèches, n'offraient aucune trace d'humidité.

L'intendant prit la lanterne et fit le tour de cette pièce, en examinant les murailles avec le même soin qu'il avait mis à étudier le parquet supérieur. Bientôt il découvrit les traces d'une maçonnerie plus récente. C'était évidemment une porte condamnée. Il en indiqua nettement les contours avec la craie blanche qu'il tenait toujours à la main, et il dit :

—Perciez cette porte.

Ce fut long. Les moellons, admirablement ajustés, et le ciment qui avait acquis à peu de chose près la dureté du granit, rendaient leur travail difficile.

Enfin, suant, haletants, essouffés, ils vinrent à bout de leur besogne. Un tas de décombres s'éleva à droite et à gauche, et la porte murée resta libre.

—Remontez en haut,—leur dit l'intendant,—buvez et mangez, reposez-vous pendant une heure ; nous nous remettrons ensuite à l'œuvre.

André et François ne se firent pas répéter cet ordre.

Tandis qu'ils allaient faire honneur de nouveau aux pâtés, aux jambons et au vieux vin de Bourgogne, l'intendant pénétrait seul dans la seconde pièce dont l'accès venait d'être rendu libre. Cette salle, voûtée comme la première, s'étendait sous l'un des salons. A coup sûr, un étage souterrain reproduisait exactement les distributions du rez-de-chaussé de l'hôtel. Là aussi, il y avait des portes murées qu'il s'agissait d'ouvrir.

Après le repas et le repos, le travail recommença.

Il dura jusqu'au matin. Quatre portes avaient été successivement ouvertes.

André et François s'étendirent sur les tapis de boudoir et dormirent comme dans leur lit pendant quelques heures. Puis l'intendant les réveilla, et ils descendirent ensemble visiter les spacieux souterrains.

La dernière salle se terminait par un long couloir. Ce couloir conduisait à un escalier qui montait jusqu'à la voûte. Cette voûte fut percée. On souleva deux des larges planches qui formaient le parquet, et on se trouva dans un petit pavillon carré dont les murailles étaient revêtues de boiseries en chêne sculpté. A travers les volets fermés, un léger rayon lumineux indiquait clairement que le pavillon se trouvait éclairé extérieurement par le soleil.

—La besogne avance,—fit l'intendant ; — la partie fatigante du travail est achevée. Il ne reste plus qu'à mettre de l'ordre dans tout ce que nous venons de faire.

Commencez par scier ces planches et pratiquez au-dessus de cette ouverture une trappe mobile semblable à celle que nous établirons dans le boudoir.

Tandis que François prenait la scie, André regarda l'intendant dans le blanc des yeux et lui dit, moitié en riant, moitié d'un air sérieux :

—Ah ça, mon maître, savez-vous que nous faisons ici une bien drôle de besogne ?

—Drôle ? En quoi ?

—Tout ce mystère, ces souterrains, ces trappes . . . Est-ce que, par hasard, nous préparerions un atelier de fausse monnaie ?

(A continuer.)

La *Térébenthine* est non-seulement un remède très populaire, mais aussi un des meilleurs que possède la matière médicale. Son emploi est recommandé par les sommités médicales dans le traitement d'un grand nombre de maladies, mais c'est surtout dans les affections des membranes muqueuses que l'on obtient des résultats vraiment extraordinaires. Comme ce sont ces membranes qui tapissent l'intérieur des voies respiratoires et urinaires, il s'en suit que c'est de préférence dans le traitement des maladies qui affectent ces différents organes que l'on doit avoir recours à ce précieux médicament.

Comme le goût désagréable de la térébenthine, ainsi que l'irritation qu'elle produit sur le tube digestif, en rendent l'administration difficile et même impossible dans un grand nombre de cas, le Docteur J. G. Lavolette a réussi, après de nombreuses expériences, à composer un Sirop très agréable au goût, inoffensif et possédant à un haut degré toutes les qualités balsamiques et antiseptiques de ce remède inappréciable.

Messieurs les médecins et les malades devront donc avoir recours au Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette lorsqu'ils auront à traiter les maladies des voies respiratoires et urinaires telles que : rhumes, bronchites, grippe, coqueluche, asthme, consommation, gravelle, cystites chroniques, etc., et tous les catarrhes des bronches, des poumons et de la vessie.

Ce Sirop peut être administré pur ou dans de l'eau ou du lait, au goût. Dose.—Une cuillerée à soupe trois fois par jour, surtout le matin à jeun et le soir au coucher. Aux enfants, par cuillerées à thé en proportion de l'âge.

N. B.—Se méfier des contrefaçons et toujours demander le Sirop de Térébenthine comme suit : " Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette." En vente dans toutes les pharmacies. Prix : 25 et 50 cts. le flacon.

LA GRAPPE MERVEILLEUSE

Deux fiers cavaliers de la tribu des Larba, se rendaient de Laghouat à Alger. Arrivés à Sidi Madani, à la sortie des gorges de la Chiffa, ils se reposèrent près d'une source limpide qu'ombrageait un grand frêne touffu.

Les deux nomades, après avoir attaché leurs chevaux dans un pré, se rafraîchirent et mangèrent une galette avec une poignée de dattes. Leur frugal repas terminé, l'un pria l'autre de lui raser les cheveux et le dessous du menton. Son camarade accepta et se mit à l'œuvre; mais, arrivé au gosier :

— Nous sommes seuls ici, dit-il qui donc me dénoncera si je te coupe le cou ?

— Le grand Sultan (Dieu), répondit l'autre, fera connaître ton crime au petit Sultan (le pacha), et le petit Sultan vengera ma mort.

A peine achevait-il ces mots que l'autre lui trancha la tête.

Son crime accompli, le meurtrier poursuivit sa route, emportant la riche djebira de sa victime; quant au cheval de son malheureux compagnon, il le vendit en passant au marché de Boufarik.

Après avoir séjourné une semaine à Alger, l'Arabe retourna à Laghouat.

— Qu'est devenu ton frère ? lui dirent les gens du douar, en le voyant arriver seul.

— Je l'ignore, répondit-il; nous avons voyagé ensemble jusqu'à Boufarik, là nous nous sommes séparés, et depuis je ne l'ai plus revu.

Les parents attendirent quelques jours; puis ne voyant pas revenir leur fils, ils envoyèrent des cavaliers dans toutes les directions. Ceux-ci fouillèrent les Hauts-Plateaux et la Mitidja; mais leurs recherches furent inutiles...

Cinq ans après ce triste événement l'assassin se rendait à Alger pour quelques achats; peu accessible aux remords, il avait complètement oublié son crime.

Venant à passer près de l'endroit où il avait égorgé son camarade, il se reposa tranquillement à l'ombre du frêne, et s'endormit au doux murmure de la source.

A son réveil, il remarqua qu'un beau cep de vigne enlaçait le frêne et mêlait ses pampres verts

au feuillage de l'arbre. On était au commencement d'avril, et cependant une énorme grappe de raisin vermeil se balançait à une branche. L'Arabe la vit, la coupa et la plaça soigneusement dans son mezoued.

— Voilà une primeur qui va réjouir le pacha d'Alger, se dit l'Arabe en mettant le pied dans l'étrier; et le pacha généreux me donnera bien quelques pièces d'or en échange de ce délicieux cadeau.

L'Arabe, plus content que jamais, courut tout droit vers la ville. L'espoir d'une grande récompense lui fit oublier les brigands et les fauves qui infestaient la plaine de la Mitidja, et le lendemain, dès l'aurore, il entra à Alger.

Or, ce jour là, le pacha donnait audience dans la cour de la Djenina, à l'ombre des palmiers.

Notre Arabe, portant son mezoued à la main, fut introduit un des premiers.

— Quel est l'objet de ta visite ? dit le pacha à l'étranger.

— Seigneur, lui répondit le monade, je viens pour vous offrir une magnifique primeur; c'est une belle grappe de raisin bien mûr; et j'ose affirmer que votre altesse n'a jamais vu ni mangé la pareille.

— Montre là, dit le pacha.

L'Arabe s'empressa de défaire le cordon de son mezoued, mais, ô terreur ! au lieu de la grappe magnifique, il en tire la tête sanglante de son compagnon de route, assassiné par lui cinq ans auparavant...

A ce spectacle l'assassin se trouble, son sang se glace; il veut parler, mais sa langue reste comme paralysée.

— Réponds ! dit le pacha, que signifie cette tête ?

Mais l'arabe reste muet d'épouvante.

— Chaouche ! s'écria le pacha, tranche la tête à ce misérable; je juge à sa terreur que c'est là un grand criminel que la justice de Dieu a conduit jusqu'à moi.

Chaouche fit voler, d'un coup de yatagan la tête de l'arabe...

Et ainsi le grand Sultan fit connaître le crime au petit Sultan, et le petit Sultan vengea la victime.

DJABADOULI

CANADA SUPPLY CO.

UNE INGÉNIEUSE INVENTION

Il vient de se former en cette ville une société tout à fait utile et originale. Elle porte le nom de "Canada Supply Co," et a ses bureaux dans la rue St Jacques, No 54. M. J. P. Coutlée en est le gérant.

C'est une espèce de loterie qui permet de faire des économies sans que l'on s'en aperçoive. On paye un dollar par semaine. Le tirage a lieu tous les mardis. Si vous êtes heureux au premier tirage vous avez droit à un prix de \$35 en marchandises. Si au bout de trente-cinq semaines vous n'avez pas été heureux à aucun des tirages, vous avez en marchandises pour la valeur de votre argent.

Vous pouvez choisir indifféremment un habillement ou un pardessus fait sur commande, une montre en or, un moulin à coudre, un set de chambre, un set de salon, un set à dîner, des étoffes à la verge, etc. Voici comment se fait le tirage :

L'on prend trente-cinq petites billes en marbre portant les numéros de trente-cinq contrats; on les met dans une boîte qui est ensuite fermée. Après avoir bien agité la boîte, on ouvre une petite porte (suffisante tout au plus pour permettre d'y introduire la main) pratiquée dans le couvercle de la boîte; une des personnes présentes est appelée à faire le tirage, et la bille qui sort, dont le numéro correspond à celui qui se trouve sur un des contrats, donne droit au signataire de ce contrat au prix de trente cinq piastres en marchandises.

Voici une invention ingénieuse qui mérite d'être encouragée.

Le public est invité à assister au tirage qui a lieu tous les mardis soirs à 8 heures précises.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 9 JANVIER, Après-midi et soir.)

LA JOLIE COMÉDIE MUSICALE

TOW OLD CRONIES

Excellente Compagnie composée d'Artistes distingués, Musique Délicieuse, Danses, Costumes à ravir.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : DARK SECRET.

QUEEN'S = THEATRE

TELEPHONE, 4032

Une Autre Semaine Brillante

L'ACTEUR ROMANESQUE

ROBERT MANTELL

Lundi, Mardi, Mercredi et Jeudi soir; aussi, Matinées Mercredi et Samedi, dans

"THE FACE IN THE MOONLIGHT"

Vendredi et Samedi Soirs :

OTHELLO

LA SEMAINE PROCHAINE

Les fameux Frères Byrne

REPRÉSENTANT

8 BELLS


Sous la direction de M. M. Primros et West.

Une vraie nouveauté; quelque chose qui ne s'est jamais vu à Montréal. D'après tous les témoignages c'est la plus belle comédie du jour. Qu'on s'y rende en foule. Réservez vos sièges par téléphone No. 4032.

Prix : 25, 50, 75c. \$1.00, \$1.50.

Bureau ouvert de 10 a. m. à 8 p. m.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
**CHOCOLAT
MENIER**
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

VIN de VIAL
TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT
Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

Au QUINA SUC DE VIANDÉ PHOSPHATE de CHAUX
Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.
Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUR LES VERS — LES — CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

A. LEOPRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à SHERBROOKE; à MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

1 a-1 oct



LE MEILLEUR REMÈDE 10 au monde, dit J. Hofferr, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonique Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE, MANQUE DE SOMMEIL.

West BROOKFIELD, P.Q., 1 oct. 1890.

Le Tonique Nerveux du Père Koenig que j'ordonnai était pour une jeune demoiselle de ma famille, souffrante de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de faiblesse, etc. Il y a aujourd'hui un grand changement chez elle, étant plus forte et moins nerveuse. Elle continuera à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., U.S., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes et les Pharmaciens; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Léonard 113 Rue St-Laurent.

ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputées depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. A. ...

J. A. Enclay
M. A. ...

Commissionnaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WATMSLEY, Président Louisiana National Bank.
JNO. H. CONNOR, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 7 FEVRIER 1893

Prix Capital \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 300, soit.....	7,500
100 Prix de 200, soit.....	20,000
200 Prix de 100, soit.....	20,000
300 Prix de 60, soit.....	18,000
500 Prix de 40, soit.....	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
9,494 Prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS

Billets Complète, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$0.50; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:

11 Billets Complète ou leur équivalent en fractions pour \$50.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez :

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, Franches de port. **N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Spécimen franco sur demande.
- LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs. 30, No 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris France.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de La Bibliothèque à Cinq Cents.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD.

A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Biliousness, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effectual. Give immediate relief. Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 15 cents. Address

THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York